

Les engagements : pauvreté, chasteté et obéissance

Saint Loup

Martin Hoegger – www.hoegger.org

Introduction.

On m'a demandé d'approfondir ce qu'on appelle les « engagements ». J'ai perçu dans cette demande une grande attente, car depuis longtemps vous éprouvez le besoin de réfléchir à ces trois dimensions essentielles non seulement de la vie consacrée, mais également de la vie chrétienne tout court. C'est ce que je découvre progressivement en étudiant ce thème, à savoir que ces engagements me concernent tout autant, moi qui vis dans un état différent du votre.

Il est bon de revenir régulièrement à ces trois sources de la vie communautaire, non seulement chacune de son côté, mais également de manière collective. Cela permet de placer quelques balises sur notre chemin. J'espère que les réflexions d'un « novice » sur ces thèmes vous seront utiles dans le discernement de votre chemin à la fois personnel et communautaire.

Avant d'aborder directement ces trois orientations fondamentales, je voudrais faire quelques remarques préliminaires, en commençant par un bref parcours historique et théologique.

L'Ancien Testament,

Commençons par le premier Testament. Quel est son cœur ? Ce qui vient en premier est l'amour de Dieu, signifié par *l'Alliance*. L'Alliance inaugurée par Dieu attend toujours une réponse. Les engagements humains sont une réponse à l'engagement premier de Dieu-Amour. Notre oui à l'alliance, avant d'être un engagement est donc une réponse.

En effet, Dieu prend l'initiative de se révéler, d'appeler, de libérer, d'aimer, de pardonner, d'habiter au milieu de son peuple... Ce n'est qu'après qu'il l'invite à l'écoute, à garder son alliance : « Maintenant si vous m'écoutez et si vous gardez mon alliance, vous serez mon bien propre parmi tous les peuples – car toute la terre m'appartient. Quant à vous vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte » (Ex. 19,5s).

Il invite son peuple à le choisir, comme premier amour de sa vie. « Ecoute Israël... Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta force... » (Deut. 6,4s).

Les engagements, tels que nous les connaissons n'apparaissent ni dans l'AT, ni dans le NT. Cette triade, comme caractéristique de la vie consacrée « semble apparaître encore timidement au milieu du 12^e siècle et s'affirme avec souplesse dans les « Regulae » de Saint François d'Assise ». ¹

¹ R.M. Tillard, *Conseils évangéliques*, *Dictionnaire des Instituts de perfection*. C. 1653, Rome, 1976. Le premier article de la *Première règle des Mineurs* de François dit : « La règle et la vie de ces frères est la suivante : vivre dans l'obéissance, en chasteté et sans biens propres, et suivre la doctrine et les traces de Notre Seigneur Jésus-Christ ». En *Règle des Moines*. Seuil, Paris, 1982, p. 143. François cite Mat. 19, 21 ; 16,24 ; Luc 14,26 et Mat. 19,29.

Cependant, même si on ne les trouve pas, l'AT est substantiellement animé par ces trois valeurs.

Ainsi le *décalogue* invite à l'*obéissance* envers Dieu (3 premiers commandements), au détachement à l'égard de son œuvre, manifesté dans le jour du sabbat et au refus de s'approprier le bien d'autrui (*pauvreté*) et au refus de maîtriser la vie et le corps d'autrui (*chasteté*).

Installée dans sa terre, Israël découvre *trois tentations* : celle de la richesse, contraire de la pauvreté ; celle de la prostitution, contraire de la chasteté ; celle des idoles, contraire de l'obéissance.

Tout l'effort des *prophètes* prêche l'adoration du seul Dieu (obéissance), la purification du peuple (chasteté) et l'exercice de la justice et de la solidarité envers le pauvre (pauvreté). Ceux-ci annoncent que ces valeurs seront vécues – grâce au Dieu fidèle à son alliance – par un « petit reste » fidèle. (Cf Sophonie 3,11-13)

Le Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, on ne trouve pas non plus une formalisation des trois engagements. L'accent est mis sur l'irruption du Royaume de Dieu et l'invitation à y entrer, à s'ouvrir à cet amour qui fait le premier pas. Jésus appelle donc à la conversion : se détourner du mal et se tourner tout entier vers lui. Il s'agit de répondre à l'Amour en mettant Dieu en premier par la foi et en aimant le prochain – même son ennemi - comme soi-même, par la charité.

Les premiers chrétiens ne prennent pas des engagements, ne font pas de vœux. Ce qui leur importe est de se consacrer tout entier à Dieu, à la suite de Jésus, qui s'est entièrement consacré pour eux : « Et moi aussi je me consacre moi-même pour eux, pour qu'eux aussi soient consacrés par la vérité » (Jean 17,19).

Jésus a vécu parmi eux comme le Pauvre, qui n'a pas un endroit où reposer la tête, comme le Pur, qui ne donne aucune prise à Satan (Jn 14,30) et comme l'Obéissant, venu faire la volonté du Père..

On voit cela dès le début de son ministère : le récit des *trois tentations* est le non retentissant à toute compromission et le oui au Père dans ces trois dimensions. La première tentation veut combler le manque, mais Jésus vit dans la pauvreté : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ; dans la deuxième, Jésus se situe comme fils dans l'obéissance : « Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne rendras de culte qu'à lui seul ». Dans la troisième tentation, Jésus ne veut tenter Dieu ; comme nous le verrons plus loin, un des sens de la chasteté est de refuser la confusion; en disant « Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu », Jésus respecte la distance entre Dieu et l'homme.

On voit aussi la substance des trois engagements dans la structure tripartite de la prière du *notre Père* : l'obéissance à la seule volonté du Père, la pauvreté de celui qui n'a comme unique faim que celle du pain quotidien et eucharistique, la chasteté de celui qui donne et reçoit le pardon et résiste au Malin. Jésus a vécu cette prière avant de la donner.

Concernant les tentations de Jésus, les premiers chrétiens voient dans ce que vit le Christ l'attitude de tout fils de Dieu, ainsi Justin. (*Dialogue avec Triphon* 103,6). Origène y voit le combat de tout fidèle, car son enjeu est de « rendre tout homme martyr ou idolâtre ». (*Ad martyr*, 32). Plus tard, quand le monachisme entrera en scène, les réponses du Christ deviennent le programme du moine : « Notre Seigneur nous a légué ce qu'il avait lui-même, lorsqu'il a été tenté par Satan », dit Evagre, un père du désert. Les trois vœux monastiques reproduiront les trois réponses de Jésus.

L'imitation et l'union au Christ.

Pour les premiers chrétiens ce qui importait était d'imiter Jésus : ils vivaient dans l'obéissance, car Jésus l'a été durant toute sa vie ; ils étaient pauvres, car Jésus l'a été et a demandé la pauvreté : « Si tu veux être parfait, vas, vend tout ce que tu as et donnes-le aux pauvres » ; ils étaient purs car Jésus l'a été et a dit : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ».

L'accent est mis sur l'imitation de Jésus : ce qu'il a vécu, nous sommes appelés à le vivre : « Tel il est, tels nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (I Jean 5,14). La conformité avec le Christ est le but de la vie du chrétien. Or quand « il est attaché sans partage au Seigneur » (I Cor. 7,35), le chrétien découvre que cet attachement prend la forme des trois conseils évangéliques.

Pour eux l'important n'est donc pas seulement d'imiter Jésus-Christ, mais aussi d'être uni à lui. De l'aimer et de s'aimer réciproquement les uns les autres. Si l'on aime ainsi, Jésus-Christ vient en nous – avec le Père et l'Esprit saint : « Celui qui m'aime, c'est celui qui a mes commandements et qui les garde. Or celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure auprès de lui ». (Jean 14,21ss)

Et s'il en est ainsi, si le chrétien est uni à Jésus-Christ mort et ressuscité, il est à la fois mort à lui-même, mort à l'idolâtrie, au goût des richesses, à l'impureté. Et il est vivant, car Jésus en lui a dit « Je suis la vie ». En lui sera la vie de Jésus, son obéissance, sa pauvreté, sa chasteté.

La Primauté de l'amour

La primauté revient donc à l'amour. Si nous aimons le Christ, gardons ses commandements en nous aimant les uns les autres, Jésus vit en nous. Et Jésus mortifie en nous tout ce qui n'est pas de lui et fait vivre en nous tout ce qui lui appartient.

Tous les commandements sont renfermés dans cet unique commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces », et « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Le commandement de l'amour embrasse tous les « engagements ».

Mais dans la vie chrétienne, il ne s'agit pas d'abord de chercher à mériter le regard l'amour de Dieu. Il est premier. Dieu a fait le premier pas, il est venu à nous alors que nous étions éloignés de lui, il a versé son amour dans nos cœurs, les a circoncis. C'est cela la Nouvelle alliance dans le Christ.

Un récit paradigmatique est celui de la rencontre de Jésus avec le jeune homme riche. L'appel de Jésus à le suivre de manière radicale est précédé par un regard d'amour.

Répondre à ce regard d'amour de Jésus sur notre vie par notre amour, afin que nous demeurions en lui et que lui demeure en nous, voilà ce qu'implique la vie dans l'Alliance nouvelle.

La croissance

C'est dans le contexte de croissance qu'on a à situer la réflexion sur les engagements. Une croissance qui demande patience, labeur, travail remis cent fois sur le métier. Les Pères ont défini la vie monastique comme *agôn* : bataille, lutte, guerre contre soi-même.

Le premier geste de Dieu a été de bénir la croissance de l'homme (Gen 1,28). Selon Paul, la vie chrétienne est une croissance continue. Une image lui est chère, celle de l'enfant qui doit grandir, passer à l'âge adulte (I Cor 13). Et c'est l'Esprit, qui pousse tout croyant à un accomplissement (Phil. 3,12ss). Cette vie se développe jusqu'à « la plénitude de la stature du Christ » (Eph. 4,13)

Toujours selon Paul, l'*agapè* est la voie supérieure à tout et le *telos*, l'accomplissement de la vie chrétienne (1 Cor 12,31 ; 14,1). « Que votre amour grandisse », dit-il aux Colossiens. Grandir est donc la première vocation humaine et spirituelle de l'homme.

Un itinéraire qui ne peut être que pascal. Identifié dans la mort et la résurrection de Jésus, on « meurt au péché » et on « vit pour Dieu » (Rom. 6,10-13).

Le baptême, ordination de tous.

Le baptême est l'ordination de chacun à une « vie consacrée » selon les conseils évangéliques. En étant uni au Christ mort et ressuscité, le baptisé est appelé à faire vivre en lui ces vertus du Christ et reçoit l'Esprit saint qui lui donne la force pour les vivre. Par leur baptême, tous les chrétiens sont donc des « consacrés ».

Il y a en effet une seule vocation pour tous : celle de notre baptême où Dieu nous appelle à être ses enfants. Puis, nous devons découvrir par l'Esprit saint à quelle vocation particulière il nous

appelle, dans le célibat consacré ou le mariage consacré. Ces deux états de vie étant deux vocations distinctes venant du Seigneur (I Cor. 7).

La Réforme a justement protesté contre la limitation des conseils à une catégorie de personnes. Le baptême est un rappel de l'unité radicale de tous les chrétiens, appelés à se consacrer au Père par le Christ.

Jésus adresse à tous l'injonction « Soyez parfaits comme le Père qui est dans les cieux » (Mat. 5,45) et à aimer nos ennemis, en imitant ce Père qui fait lever son soleil sur les bons comme sur les méchants (Luc 6,27ss)

L'Eucharistie, don continu des engagements.

Sur la croix, Jésus vit « jusqu'à l'extrême » son amour. Il y exprime la plénitude de son obéissance, de sa chasteté et de sa pauvreté. Dans la sainte cène, ces trois valeurs sont offertes à la communauté chrétienne – la constituent même. De même que tout baptisé est immergé dans le bain de l'obéissance chaste et pauvre du Christ, de même celui qui se nourrit du pain eucharistique est fortifié pour vivre cette obéissance.

La transfiguration du disciple est signifiée au plus haut point dans le repas du Seigneur, où Jésus vient s'asseoir à table parmi nous pour nous donner tout ce qu'il est et pour faire de la communauté chrétienne son Corps.

La vie consacrée dans le célibat, signe de l'urgence de la conversion de toute l'Eglise.

La vie chrétienne signifie se tourner continuellement vers le Christ, l'invoquer sans cesse : « Seigneur, Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de nous ». Puis de se tourner vers nos frères et sœurs en qui le Christ nous attend. Elle est une œuvre de l'Esprit Saint en nous, principe de lumière et de vie. Notre tâche principale est de ne pas contredire son œuvre. Notre vocation est de vivre de telle manière que Jésus puisse venir habiter au milieu de nous. Et, unis à lui, nous pouvons marcher avec lui le Pauvre, le Saint, le Pur et le Libre parmi nous, qui nous transforme en lui. Il n'y a pas de pauvreté, d'obéissance et de sainteté autres que participatives à Jésus-Christ.

Ceci est un appel concernant tous les chrétiens, dans quelque état de vie qu'ils soient.

Toutefois la *vie consacrée* dans le célibat veut être le signe de l'urgence de la conversion et de la transfiguration, auxquelles l'Eglise tout entière est appelée.

Ainsi les engagements ne peuvent se comprendre que dans une perspective christologique, pneumatologique et eucharistique. Ce n'est que dans l'union à Jésus-Christ, dans la force de l'Esprit saint que les engagements permettent aux personnes consacrées dans le célibat de se détacher des créatures, au moyen du vœu de chasteté, de se détacher d'elles-mêmes, au moyen du vœu d'obéissance et de se détacher des choses au moyen du vœu de pauvreté.

I. La pauvreté

Dans l'Ancien Testament

Alors qu'Aristote estime « contre nature » l'attitude de ceux qui cherchent le bonheur en accumulant les richesses, le premier Testament parle du nécessaire détachement de la personne humaine pour accueillir en elle toute la richesse promise par Dieu et en être comblée. L'homme qui recherche les richesses s'attache à une ombre, car le Seigneur seul est le bien et la sécurité véritables : « Tu es mon plus grand bonheur ! ». Mais en Israël, on ne glorifie pas pour autant la pauvreté. Les prophètes la considèrent comme mauvaise et indigne de l'homme quand elle conduit à la misère. Ceux-ci n'oublient pas non plus qu'elle est souvent le signe dramatique de la trahison de l'Alliance.

Une catégorie de personnes apparaissent particulièrement chez les prophètes : « les pauvres du Seigneur » - les *anawim*. Ils sont ceux qui crient vers Dieu en lui disant leur besoin, leur attente, dans leur extrême indigence. Ils sont tout entier tournés vers Lui, rien ne les distrait de Lui. Beaucoup de Psaumes expriment également ce cri des pauvres, leur joie devant Dieu.

En Israël on se réfère aussi à des *modèles de pauvreté*. Moïse, d'abord, le plus grand de tous, car le plus humble. Il s'est dépouillé de toute la richesse de l'Égypte pour pouvoir recevoir la Parole de Dieu et lui obéir : « préférant être maltraité avec le peuple de Dieu plutôt que d'avoir les joies temporaires du péché : il estimait en effet les outrages du Christ comme une richesse plus grande que les trésors d'Égypte », comme le dira la lettre aux Hébreux (Hébr. 2,24s).

Le serviteur souffrant d'Ésaïe 53, les sages, tel Job, les suppliants des Psaumes (Ps. 10 ; 22 ; 69) sont d'autres modèles.

Enfin il y a un lieu où le peuple de Dieu fait régulièrement l'expérience de la pauvreté: *le désert*, lieu du manque, du vide creusé en soi. Vide physique provoqué par la faim, mais aussi vide spirituel permettant l'accueil de la Parole. A ce sujet il est significatif que le terme hébreu pour le désert – *Midbar* – a la même racine que le terme désignant la parole : *dabar*. Comme pour nous dire que la Parole ne peut venir se loger en nous, que si une soif se creuse en nous.

La pauvreté de Jésus-Christ

Jésus n'est pas un roi comme ceux de ce monde. Il sert ses frères et sait choisir la dernière place. Il peut appeler à lui tous les hommes parce qu'il est « doux et humble de cœur ». Il fait partie de ces *anawim*, à qui il promet la terre en partage (Mat. 5,3).

Les fouilles archéologiques à côté de la basilique de l'Annonciation ont mis à jour une maison de l'époque de Jésus. Grande simplicité et extrême modestie de la famille de Jésus. Consciemment, Charles de Foucauld a choisi cette simplicité de Jésus à Nazareth.

Même s'il a chanté « *heureux les pauvres* », Jésus ne glorifie pas l'état de pauvreté. Il se bat contre une pauvreté négative, qui défigure l'homme (les maladies, les péchés, les exclusions, la mort). Il n'a pas été complaisant envers cette forme de pauvreté. Il a aidé les pauvres, en les considérant d'abord comme des personnes. Jamais il ne passe à côté d'une pauvreté sans faire quelque chose. Il guérit ceux qu'on lui apporte, il nourrit la foule affamée. Il est « Dieu qui pourvoit » sur les chemins de pauvreté de notre monde.

Jésus est humble et la croix sera l'aboutissement extrême de son humilité qui commence avec l'incarnation, à Nazareth. Mais, d'autre part, Jésus est aussi Dieu. « Je suis », dit-il à plusieurs reprises dans le quatrième Evangile, reprenant le « Je suis » de la révélation mosaïque. Il est d'une sûreté absolue...scandaleuse pour ceux qui n'acceptent pas son identité profonde. Pour lui humilité et pauvreté ne signifient pas avoir une identité flottante. Il se sait Fils de Dieu. Dès l'âge de douze ans, il s'est situé et son baptême l'a confirmé. Un chemin semblable nous est ouvert : nous avons à grandir dans une communion avec Dieu où nous sommes à la fois de plus en plus désappropriés de nous-mêmes et de plus en plus personnalisés.

Jésus appelle aussi à une *pauvreté intérieure*, chantée par la première béatitude, qui donne le ton à toutes les autres. Elle est une attitude de foi de celui qui met sa confiance non en lui-même mais en Dieu. Jésus illustre cette pauvreté intérieure en disant « de moi-même, je ne peux rien faire ». La racine de cette pauvreté est l'humilité : Jésus sait que tout vient de son Père. Il nous place aussi devant notre propre vérité : Dieu est tout et sans son Esprit nous ne pouvons vivre. Comment dépendons-nous fondamentalement de Dieu ?

Extrême pauvreté de l'amour sans défense et bafoué sur la croix. Pauvreté absolue vécue dans son abandon, où Jésus, après avoir perdu toute attache terrestre, perd même le lien avec le Père.

Pauvreté décisive d'un Roi qui demande à être reconnu sous les dépouilles des plus déshérités (Mat. 25, 34ss). « Pour nous, de riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté ». (2 Cor. 8,9). C'est le fondement *christologique* de la pauvreté chantée par l'hymne du Dieu pauvre : « Jésus-Christ possédait depuis toujours la condition divine...Il a de lui-même renoncé à tout ce qu'il avait et il a pris la condition de serviteur. Il est devenu semblable aux hommes, il a paru dans une situation d'homme ; il a accepté de vivre dans l'humilité et s'est montré obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix » (Phil. 2, 6...8)

Le quatrième Evangile en explicitera le fondement *trinitaire* : tout ce que Jésus a, dit et fait, il le reçoit du Père. Il se reçoit tout entier du Père et ne garde rien pour lui : il est totale désappropriation. De même le Père ne garde rien pour lui, mais le donne au Fils. La relation trinitaire est toute faite d'accueil et de partage. La trinité vit la pauvreté à la perfection car les trois

personnes divines se communiquent tout entre elles. Aucune ne garde quoi que ce soit. Grâce au don de l'Esprit saint, les chrétiens peuvent à leur tour se libérer de l'emprise des biens.

La pauvreté de l'Eglise

Marie, la première des disciples de Jésus et figure de l'Eglise, a été pauvre. Elle se place dans la communauté des *anawim* du Seigneur. Dans son Magnificat, elle chante « Dieu a regardé la bassesse de sa servante ». En elle commence à se réaliser la première béatitude, qui sera accomplie par son fils dans l'extrême pauvreté de la croix.

L'Eglise est pauvre, car tout ce qu'elle a de précieux, elle le reçoit constamment du Christ. Elle ne peut tirer les richesses de son milieu. Celles-ci ne lui appartiennent pas : la Parole et les sacrements sont des trésors qui lui sont donnés. La pauvreté est donc la condition essentielle de l'Eglise. Elle n'est rien par elle-même. Nue par elle-même, le Christ la recouvre du vêtement de son amour. Si elle croit découvrir quelque bien en elle, qu'elle veille à l'attribuer à Dieu et non à elle-même.

Le prophétisme du Royaume.

Toutes les richesses sont relativisées par le primat du Royaume. Jésus mettait en garde contre elles parce qu'elles peuvent prendre possession du cœur humain. La lettre de Jacques critique de manière féroce l'attitude des riches qui oppriment les pauvres. L'argent peut être une puissance satanique, comme il peut être un moyen d'action spirituelle. Tout dépend de l'orientation de notre cœur.

L'Eglise ne doit pas l'oublier cette attitude prophétique, vécue par les premiers chrétiens – « ils avaient toutes choses en commun » - et reprise par de nombreux Pères de l'Eglise. Et si elle l'oublie, d'autres ne manqueront pas de le lui rappeler, comme le marxisme.

A ce sujet, il est profitable de rappeler quelques passages des Pères, bien éloignés de la xylolallie (la langue de bois), mais traversés par cette veine prophétique. Je me contera de citer quelques textes de Basile le Grand et de Jean Chrysostome.²

Commentant le passage de la rencontre entre Jésus et le jeune homme riche, Basile estime suspectes ses richesses. Il s'adresse à lui en ces termes : « Tu mentais quand tu affirmais aimer ton prochain comme toi-même. Si tu observais depuis ta jeunesse le précepte de charité, en accordant à chacun la même part qu'à toi-même, d'où te viendrait cette profusion de richesses³ ? » S'il est riche, c'est qu'il n'a pas partagé. Pour Basile, le partage des biens avec ceux qui en sont privés résume l'usage des richesses. Si l'on a de l'argent, celui-ci doit circuler : « Les puits que vous videz souvent

² Pour ce qui suit je m'inspire de « Richesse et pauvreté ». *Connaissance des Pères de l'Eglise*, no. 70/1998, pp. 27ss, Voir aussi A. G. Hammann, *Riches et pauvres dans l'Eglise ancienne*, Paris, 1982

³ PG 31/281

donnent une eau plus abondante. Si vous le négligez ses eaux croupiront. Laissez dormir vos richesses, elles resteront inutiles. Faites-les glisser et circuler, elles deviendront fécondes et serviront à tous⁴. » La *Règle morale* 48,2 résume la doctrine de Basile sur la destination des biens matériels : « Tout ce que quelqu'un possède en plus du nécessaire pour vivre, il a l'obligation d'en faire bénéficier autrui, selon le commandement du Seigneur qui nous a aussi donné ce que nous possédons⁵. »

La pensée de Jean Chrysostome est claire. C'est Dieu qui a créé les biens matériels, donc il en est le propriétaire. Il donne à tous le nécessaire et le but du superflu est de couvrir les nécessités du pauvre. Les richesses sont donc des biens non partagés. C'est ici la source des malheurs de la société. La richesse est mauvaise si on la garde sans la partager. Mais « la richesse est bonne pour son propriétaire uniquement lorsque celui-ci n'en fait pas usage pour son propre plaisir, pour s'enivrer ou dans un but nuisible, mais au contraire, il en jouit avec modération et il partage tout le reste pour le donner à manger aux pauvres. C'est alors que les richesses sont bonnes⁶. »

Chrysostome voit dans le partage un gain et dans le pauvre le Christ : « tu ne dois pas tenir l'aumône comme une dépense mais comme un revenu ; non comme une perte, mais comme négoce, car tu reçois bien plus que ce que tu donnes. Tu donnes un morceau de pain et tu reçois la vie éternelle, tu donnes un vêtement et tu reçois les habits de la vie éternelle, tu donnes un logement et tu reçois le royaume des cieux. Tu donnes ce qui est périssable et tu reçois ce qui est éternel⁷. » Ces paroles sont particulièrement frappantes dans le contexte d'une Eglise devenue riche : « A quoi sert-il au Christ que sa table (l'autel) soit couverte de coupes d'or, si Lui est en train de mourir de faim »... « Celui qui devant ta porte meurt de faim, c'est le Christ lui-même... Le Christ meurt de faim et toi, tu lui refuses la nourriture dont il a besoin⁸. »

La grande erreur historique fut la privatisation de la vertu de pauvreté, due à l'absence de critique face à l'évolution de la société dans le domaine économique. Alors la question qui se pose à nous aujourd'hui est : comment être une Eglise pauvre et de pauvres, et pas seulement pour les pauvres et avec les pauvres ?

La charité : fontaine de la pauvreté

La pauvreté naît de la charité. Comment ? En vivant l'Évangile, on cherche à aimer le frère et la sœur. Il est donc logique que l'on partage les biens matériels et les biens spirituels. Car l'amour

⁴ PG 31/272B.

⁵ PG 31/768

⁶ PG 48,1052

⁷ PG 48,770

⁸ PG 50,4 ; 55,515

implique le partage. Or en partageant, on devient pauvre de soi, en biens ou en esprit. On ne garde pas ces biens pour soi-même, on s'appauvrit donc.

Mais qu'il soit clair que le motif du partage est l'amour. En soi le partage n'a pas une valeur particulière. L'apôtre Paul le rappelle : je pourrais donner tous mes biens aux pauvres, mais si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert à rien.

Si la charité doit être la source du don, le partage est aussi un moyen pour augmenter la charité. En effet, Jésus a dit : « donnez et il vous sera donné ». Or quel est le premier don que nous recevons en retour lorsque nous donnons? Nous nous enrichissons de la réponse que donne la ou les personnes à qui nous avons donné. Et cette réponse est la reconnaissance, qui est une forme de l'amour. Bien sûr l'amour ne s'achète pas ; la personne est libre de répondre comme elle veut. Mais le partage met en mouvement une dynamique d'amour. Si nous donnons, Jésus nous promet en retour le centuple.

En donnant à autrui, nous pouvons donc nous attendre à une réponse. Ce centuple promis par Jésus s'appelle la Providence...et il nous faut compter sur elle. Sur le plan matériel aussi. « S'abandonner dans la confiance qu'au jour le jour il sera pourvu », dit F. Roger et la Règle de Taizé dit : « L'esprit de pauvreté est de vivre dans l'allégresse de l'aujourd'hui ».

Certes Jésus et Paul ont tous les deux travaillé durement, et nous avons à le faire aussi. Mais les deux nous invitent à compter sur la Providence, dans la mesure où nous donnons nos biens aux autres.

La communion des biens

Elle est basée sur la parole de Jésus : « Tout ce qui est à moi est à toi » (Jean 17,10). Le modèle de la communion des biens est la communion entre le Père et le Fils et la communion des saints qui partagent tout dans la lumière de la Trinité, où tout est don.

Puis la communion des biens est aussi fondée dans le principe d'égalité, dont parle Paul : « Il ne s'agit pas de vous mettre dans la gêne en soulageant les autres, mais d'établir l'égalité » (2 Cor. 8,13)

Certaines communautés vivent une communion des biens totale, d'autres une communion des biens partielle. Comment vivons-nous cet aspect à S. Loup, où la communion est partielle ? Comment le comprenons-nous, puisque nous ne prenons pas un engagement à renoncer à toute fortune personnelle ? Est-ce un aspect délicat de la vie en communauté ? Dans la mesure où une sœur peut conserver sa fortune et en recevoir, est-ce que cela peut créer des disparités ?

Sans doute, il y a un lien entre communion spirituelle et communion des biens : une certaine forme de communion de biens crée la communion spirituelle.

Alors est-ce que le fait d'avoir des biens personnels est un obstacle à la communion fraternelle et à la liberté spirituelle ?

Peut-être. Mais rappelons-nous d'abord que la communion des biens n'est pas une fin en soi, mais l'effet de la charité : « Du fait que nous aimons, nous donnons et restons pauvres, avec juste ce qui nous est nécessaire. Cependant la pauvreté est aussi un soutien pour la charité, elle aide à la charité ». ⁹

L'important n'est donc pas d'avoir ou de ne pas avoir de biens, mais d'être dans la charité. Je pourrais renoncer à tous mes biens, mais si je n'ai pas d'amour, je ne serais pas dans la juste attitude. Mais si j'ai des biens que je partage au fur et à mesure, sans jamais thésauriser et en restant dans la modération, je vis dans la pauvreté.

Pauvreté spirituelle

La pauvreté ne se limite pas aux biens matériels. Sur la croix Jésus a tout perdu. Il est nu ; il n'a plus de biens matériels. Mais il est aussi pauvre en relations. Ses disciples l'ont abandonné, et à moment donné, il sent qu'il perd même sa relation avec le Père. Il a tout offert. Il a été le plus pauvre. La charité nous conduit aussi à ne pas garder les biens spirituels pour nous et à nous défaire de nos fausses richesses. A l'image de Jésus crucifié, qui, par amour, n'a rien gardé en lui, mais qui a tout partagé, jusqu'au pardon, jusqu'à se remettre entièrement dans les mains du Père.

Quelles sont ces fausses richesses dont il faut nous défaire ?

Le mutisme peut être une forme de propriété où je garde pour moi ma pensée. Nous nous taisons parce que nous avons peur de la réaction de l'autre. Mais ceci est un manque d'amour, car l'amour bannit toute peur. En ouvrant, notre cœur à nos frères et sœurs, nous partageons notre intériorité, les biens spirituels que Dieu a déposés en nous... même si parfois cela peut être dur à entendre. A ce sujet la règle de Taizé dit : « Où qu'ils se trouvent les frères pratiquent entre eux le partage bref et fréquent ». Si nous avons à aimer le silence quand nous sommes en prière, nous avons à préférer la parole lorsque nous sommes ensemble. Parler est une forme de pauvreté spirituelle, car on se livre aux autres. En partageant mon idée, je m'en détache.

Nos *culpabilités*. On les traîne, on les cultive même, plutôt que d'accueillir le pardon de Dieu. La pauvreté spirituelle signifie de les brûler aussitôt au brasier de sa miséricorde, lorsqu'elles réapparaissent. Puis de regarder en avant et de redoubler d'amour envers Dieu et son prochain pour tout le temps où nous n'avons pas aimé.

⁹ Chiara Lubich, *Une spiritualité de communion*, Nouvelle Cité, Paris, 2004, p. 83

Nos *projets* et nos *œuvres*. On fait des projets, on fait des œuvres, puis on demande à Dieu de les bénir. Mais il ne le fait pas. Car ce sont des richesses qui nous remplissent et ne laissent pas de place à l'Esprit, qui, pour agir en nous, a besoin de place, du vide de la pauvreté de cœur. En fait nous avons à découvrir que nos projets sont à Dieu. Nous n'avons pas à faire des œuvres pour lui, mais à laisser agir son œuvre en nous, à la laisser émerger en nous.

Avoir en tête un chemin est une sorte de main-mise sur Dieu. Naaman s'était fixé un chemin de guérison. Mais il a découvert, lui riche et puissant, que Dieu utilise les pauvres et les faibles de ce monde. Si je m'attache à un chemin, à une procédure, à un programme à suivre à la lettre, je ne puis dire que je vis selon l'Esprit. La vie dans l'Esprit signifie cette pauvreté de tout lui remettre, de s'abandonner à lui, d'être prêt aussi à renoncer à ce pour quoi l'on prie, à l'image de Jésus abandonné sur la croix.

Le refus de nos manques. La racine du péché d'Adam et d'Eve est le refus de ne pas avoir de manques. Tout leur était offert, mais il ne leur manquait qu'une seule chose. Leur désir était limité. Mais le tentateur vient leur faire croire que le désir était interdit. Perversion de la parole : Dieu n'avait jamais dit cela.

Certains ont vécu des manques affectifs dans leur enfance. Comment cherchons-nous à les combler ? Tous, à un moment donné de notre vie, nous avons pu faire l'expérience de carences dans nos relations, de manques de reconnaissance, des trahisons. Ce sont des manques très grands. Il y a un ressort psychologique extrêmement puissant qui nous pousse à combler ces manques par des fausses richesses : par des vêtements en quantité, par la boulimie (gastronomique ou informatico-médiatique), par l'isolement, par la fuite dans le spirituel, par la recherche du nid (que ce soit dans le mariage ou dans une communauté)...

Mais en faisant cela, nous entrons dans un processus de destruction de notre être. Il faut apprendre au contraire à reconnaître ces manques, à accepter la réalité de l'amour blessé. Puis aussi, dans un deuxième temps demander à Dieu le courage de bénir tout le positif qui a fait ma vie. Honorer mon passé, la mémoire de mon père et ma mère, même s'ils ont eu beaucoup de lacunes. Je ne serais pas là s'ils ne m'avaient pas donné la vie. Qui d'autre que Dieu est derrière ce don ? Par conséquent la pauvreté spirituelle consiste à me situer : j'accepte d'être le fils ou la fille de mon père et de ma mère... et je le serai toujours. C'est aussi une grande grâce à demander que d'être vrai avec son histoire, de l'accueillir telle qu'elle a été et de faire le deuil d'une histoire qui ne serait pas la mienne.

Comment est-ce que je me tiens devant le Seigneur avec ces manques ? Dans la prière, je pourrais être tenté de demander au Seigneur de venir combler ces manques en me donnant de ressentir sa présence. Dieu n'est pas un bouche-trou. La juste attitude est de lui demander de me

révéler mes lieux de conversion, là où il me demande de faire le premier pas. En effet il vient à moi dans la mesure où je me convertis à Lui présent dans sa Parole, présent dans mes frères et sœurs. Et le fruit de cette conversion peut être le ressenti de sa présence.

Enfin, il s'agit d'approfondir notre regard sur Jésus crucifié. Il a vécu le plus grand manque sur la croix : l'abandon par le Père. En entrant dans ce vide, il a comblé tout vide. En m'unissant à lui, dans les moments difficiles, je fais alors l'expérience de sa présence. Car Jésus qui a vécu le manque absolu de l'abandon m'apprend à vivre avec mes manques et à les traverser.

La maîtrise du temps. Comment vivre le temps, cadeau de Dieu par excellence ? Qui ne rêve d'avoir plus de temps pour ses loisirs, et par conséquent de travailler moins, mais pour un salaire équivalent ? Avoir du temps est une grande richesse. Mais comment utilise-t-on cette richesse ? Toutes les revendications salariales ont comme ressort un rapport avec le temps. Dire un « je n'ai pas le temps » de manière définitive trahit une volonté de maîtrise du temps.

Le temps limite notre existence. Dieu en s'incarnant en Marie a accepté ces limites depuis la conception. Il n'y a pas de plus grande pauvreté que l'humilité de l'incarnation. L'impatience est le refus de ces limites. On veut tout et tout de suite ; c'est refuser l'incarnation, qui accepte la lenteur, la germination.

Notre époque est celle de la surenchère de la vitesse. Au lancement de l'avion Concorde, Denis de Rougemont a fait scandale à la télévision en prononçant un *éloge de la lenteur et du silence*. La lenteur est aussi un aspect de notre maturation spirituelle. Souvent on veut capter le fruit tout de suite. Mais en nous donnant son Esprit, Dieu met en nous une graine, non le fruit tout fait. De fait, notre évolution spirituelle prend parfois des chemins tortueux. On aurait aimé qu'elle soit une autoroute, mais voici qu'elle ressemble plutôt aux lacets d'un chemin de montagne. Il faut une réelle pauvreté spirituelle pour pouvoir l'accepter et rendre grâce à Dieu pour « la ligne droite qu'il trace avec nos courbes ».

Le Psaume 126 parle du temps des semailles et des moissons. Regardons comment Jésus a vécu le temps des germinations. Il attend trente ans, temps des semailles, temps de la vie cachée et pauvre dans la maison de Nazareth. Mais y a-t-il eu maison où la Trinité était davantage présente qu'en celle-ci. ? Ensuite, en trois ans seulement il a manifesté une extraordinaire fécondité en annonçant la venue du Règne de Dieu. Enfin, il a quitté notre monde subitement, dans le drame de la croix, laissant ses apôtres désemparés. Il n'a laissé qu'un germe dans ses apôtres. Quelle grande pauvreté de moyens ! Mais depuis Pentecôte, on voit comment ce germe devient un grand arbre. Ainsi en va-t-il toujours dans les œuvres de Dieu. Elles commencent de manière insignifiante à vues humaines. La graine de sénevé produit un grand arbre, s'il y a notre oui à l'appel de Dieu.

Vivre le temps dans un esprit de pauvreté, c'est reconnaître que je n'en suis pas maître. Dieu est le maître du Temps (Ps. 145). Dans la prière, je lui dis alors que mon temps lui appartient. Par conséquent la seule chose importante est de vivre avec lui l'instant qui passe, en ne pensant qu'à une seule chose : faire sa volonté, vivre sa Parole. A l'image de Marie au pieds de son maître. Celle-ci, tout en étant assise, est active, parce qu'elle a choisi, alors que Marthe, toute emportée par l'urgence de servir, est passive, parce qu'elle n'a pas choisi. Le sentiment d'urgence et de débordement ne viennent pas de Dieu. Il faut y résister et demander dans la prière de rester disponible intérieurement. Le plus important est que le cœur soit en paix, de se situer en toutes choses et à chaque instant dans la volonté d'amour de Dieu.¹⁰

L'ambition. Elle est aussi une richesse dont il faut nous défaire, car elle nous conduit à ne pas accepter les talents et les dons des autres. Chez certains, il y a une orientation spirituelle qui les conduit à penser qu'ils sont supérieurs aux autres, dans leur savoir et leurs compétences. Attention aussi à l'orgueil qui pourrait naître dans le cœur de la personne consacrée, parce qu'elle estimerait que ses engagements la placeraient au-dessus des autres chrétiens. Il faut alors demander au Seigneur de nous donner son humilité, pour qu'elle nous purifie de cet orgueil. Il faut lui demander la grâce de voir notre propre réalité. Une grande grâce est celle de reconnaître ma pauvreté fondamentale et d'accepter les pauvretés et les limites de mon histoire. Quand bien même, il y a des personnes favorisées par leur naissance et leur histoire familiale, que je pourrais envier, nous sommes tous logés à la même enseigne et fait du même bois. Les chemins de jalousie, de concurrence et de convoitise ne sont pas des chemins de pauvreté.

La pauvreté spirituelle nous permet aussi, en un deuxième temps - de reconnaître les dons de l'Esprit dans nos frères et sœurs, à les considérer comme des membres du Corps du Christ. Sans diminuer nos propres talents – que nous avons à exercer puisqu'ils viennent aussi du Seigneur – nous avons à veiller à ce que les talents de nos frères et sœurs s'expriment. Séraphim de Sarov reconnaissait chaque personne venant à lui comme un don du Seigneur et le saluait en lui disant : « *Tu es ma joie* ». Mais l'exemple suprême vient de Jésus lui-même. Il a accueilli toutes choses et toutes personnes avec simplicité de cœur. Même à Judas qui le trahissait, il a dit une parole d'amitié. A chaque instant il est resté uni à la volonté du Père.

Demandons donc au Seigneur de nous établir dans sa simplicité. Qu'il nous donne la confiance qu'il chemine au milieu de nous, lui le pauvre, qui nous introduit dans la spiritualité des *anawim*. Qu'il nous apprenne à accepter notre histoire, à refuser les chemins d'ambition, à tout

¹⁰ Ce paragraphe sur le temps s'inspire d'une conférence sur les engagements par de *Simone Pacot*, en mai 1992, à la communauté de Grandchamp

attendre de Lui. Qu'il nous enseigne à nous reconnaître pauvres, à choisir de vivre avec une âme de pauvre. Vidés de nous-mêmes, nous serons alors pleins de Jésus.

**

A chacun de voir, en fonction de son état de vie, quelle forme prendra l'exigence évangélique de pauvreté enracinée dans son fondement christologique et trinitaire. Il n'y a pas de lois dans ce domaine valables pour tous. Le Nouveau Testament n'est pas rigoriste et nous n'avons pas à l'être non plus. D'ailleurs, celui-ci propose plusieurs manières de nous relier aux biens matériels : vente de biens, renoncement de biens, mise en commun de tous les biens, partage des biens, collectes en faveur des Eglises plus pauvres...

Demandons au Seigneur de nous révéler des dimensions nouvelles de sa pauvreté. Repartons de Lui, de Jésus abandonné, pour nous demander à quelle forme de pauvreté – matérielle et spirituelle – il nous appelle personnellement.

Repartons aussi de Lui pour nous demander ensemble à quelle forme de pauvreté – matérielle et spirituelle - la communauté de S. Loup est appelée collectivement, dans le contexte historique qui est le nôtre aujourd'hui, différent de celui d'il y a 150 ans au moment de sa fondation.

*

II. La chasteté

Que signifie ce terme désuet et mal compris aujourd'hui? Ne fait-il pas sourire, ne fait-il pas "oie blanche" ?

La chasteté n'est pas l'abstinence de relations sexuelles. La définir ainsi est la vider de son sens. Elle a une signification beaucoup plus large. Elle pose la question de notre manière de vivre notre sexualité, laquelle ne se limite ni aux relations sexuelles, ni à la continence.

Il me semble donc utile de commencer par quelques définitions. Le *célibat* désigne l'état de non mariage. La *virginité* décrit l'intégrité physique. La *continence* ou *l'abstinence* décrivent le self-contrôle face au désir sexuel. La *chasteté* est la vertu qui permet aux personnes de vivre leur sexualité soit dans le mariage, soit dans le célibat. J'approfondirai donc le sens de la chasteté à la fois dans le mariage et dans le célibat

Eros et Agapè.

Continuons en soulignant la valeur anthropologique de la chasteté. Toute rencontre met en œuvre une énergie d'aimer, qui a une dimension sexuelle. Cette force est l'*éros*, une des dimensions du désir. Pas la seule, mais en général celle qui parle le plus fort.

Que cherche ce désir en nous ? Le plaisir, certes, mais surtout la plénitude, qui ne se trouve pas en nous. Nous avons été créés hommes et femmes. Ce qui signifie que nous ne sommes pas tout, ni autosuffisants. La bipolarité sexuelle est la marque d'une incomplétude dans notre corps.

Dans le récit des origines, le désir d'Eve la pousse vers Adam. (Gen. 3,16) Le désir de rencontrer l'autre, l'*éros* est comme une « flamme du Seigneur », dit le Cantique des Cantiques (8,6). En chaque homme et femme, il y a comme une étincelle du buisson ardent de l'amour divin. Chacun est invité à s'éveiller à cette présence secrète de Dieu en l'autre. Là se trouve le mystère profond de la personne et du couple. Mais là se trouve aussi le risque de se brûler quand ce mystère n'est pas respecté.

Cette énergie sexuelle primordiale est en chacun de nous, dans notre centre sexuel. Et ce centre est intact. Ce qui est problématique n'est pas l'énergie sexuelle en soi, mais son expression, son orientation.

En effet la tentation d'*éros* sera de faire de l'autre un simple moyen de son accomplissement. L'instrumentalisation du partenaire pour le fondre en soi, pour l'annexer, l'utiliser et en profiter est le grand risque d'*éros*. Le récit de la Genèse en est conscient lorsqu'il parle de la domination de l'homme sur la femme (Gen. 3,16). C'est pourquoi *éros* doit être converti par *agapè*, l'amour oblatif. L'*agapè* qui nous a été révélée par Jésus refuse cette instrumentalisation et reconnaît l'autre comme tel. Dans l'*agapè*, la relation n'est pas fusionnelle, mais elle devient une alliance dans le respect de l'altérité de chacun.

Convertir *éros* en *agapè*, c'est une autre manière de dire que le désir est appelé à la chasteté. Il ne s'agit donc pas de nier le désir, ni de le rejeter, mais de l'orienter. Une vocation au célibat dans la vie communautaire ne se construit pas sur le refus ou la peur de la sexualité, mais sur son intégration.

La chasteté est donc une façon de vivre notre dimension sexuelle. Elle est une qualité de l'amour. Une personne célibataire vit la chasteté dans l'abstinence ; le couple la vit dans le cadre d'une relation érotique.

La chasteté n'est donc pas une vertu négative, marquée par des interdits, mais éminemment positive. Elle est, selon J. Gründel, « la disponibilité intérieure de l'homme à affirmer pleinement sa sexualité, à reconnaître les impulsions sexuelles dans leur caractère entièrement personnel et social, et à les insérer d'une manière riche de sens dans la globalité de la vie humaine¹¹. »

La chasteté est à construire dans le terreau où nous sommes plantés. Elle n'est pas un état définitif dans lequel nous sommes établis une fois pour toutes. Mais elle est une tâche permanente...car *éros* est à convertir chaque jour.

Le refus de la fusion

L'étymologie du mot chaste (*castus* en latin) peut nous éclairer. Le chaste est celui qui vit l'interdit de l'inceste (*incastus*), en respectant l'altérité. La fusion et la confusion caractérisent l'inceste, qui n'est pas une relation, mais la possession d'une personne fragile.

L'inceste n'est pas seulement physique, mais il peut être aussi psychologique. Un amour possessif des parents est une manière d'annexer leur enfant. Quand une personne vit sous la coupe d'une autre, sans exprimer de désir personnel, on peut se demander si elle a été respectée dans son altérité.

Le non-chaste par excellence est Satan, qui fait croire à Adam et Eve à la possibilité de fusionner avec Dieu; il leur fait miroiter qu'ils seront comme Dieu. Inceste spirituel ! En entrant dans cette proposition, l'homme et la femme verront leur relation se déstructurer. Tout ce qui nie l'altérité entre le créateur et la créature, entre l'homme et la femme, entre les parents et les enfants est déstructurant. Les trois fondements de la réalité sont la différence entre Dieu et l'homme, la différence des sexes et la différence des générations. On a toujours à se situer très clairement par rapport à ces différences.

C'est pourquoi l'injonction à quitter père et mère est requise pour former un nouveau couple. (Gen 2,24) Le premier renoncement est de quitter le monde fusionnel de ses parents. Jésus dit aussi qu'il est venu apporter la division entre le père et enfant, à le préférer à toute autre relation familiale. Ceci vaut pour tous. Il est à mettre en premier. Jésus tranche dans le fusionnel. Il oblige à

¹¹ Cité par Enzo Bianchi, *Les mots de la vie spirituelle*, Le Cerf, Paris, 2001, p. 110.

nous situer. Qui veut sauver sa vie (fusionnelle) la perdra. Il invite à la conversion, à couper avec les habitudes de notre génération. La chasteté c'est ce refus radical de toute fusion avec Dieu et avec nos relations affectives les plus chères.

Etre chaste, c'est aussi renoncer au monde fusionnel illustré par le rêve de l'androgynie. La différence des sexes nous rappelle que nous ne sommes pas complets. C'est accepter qu'il peut y avoir des manques dans nos vies; c'est refuser de vouloir les combler à tout prix, y compris dans la vie spirituelle.

La chasteté de Jésus-Christ

La chasteté de Jésus était pour lui l'offrande quotidienne de la totalité de sa personne. Le visage permanent de son obéissance au Père. Dès l'âge de douze ans, Jésus s'est clairement distancé de ses parents en mettant Dieu en premier. « Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des affaires de mon père ? » Par cette parole – la seule qu'on ait de lui avant son ministère public – Jésus tranche et se situe définitivement par rapport à ses parents. Il refuse leur emprise sur lui. Voici donc la racine de la chasteté pour lui : « Etre aux affaires de son Père ». Puis, Jésus librement se soumet à ses parents, mais après s'être clairement situé. Ainsi en va-t-il dans nos relations : nous pouvons nous soumettre les uns aux autres, que dans la mesure où nos relations ne sont pas fusionnelles. La chasteté est donc étroitement liée à l'obéissance dans la liberté.

Un titre de Jésus dans l'Évangile de Jean est l'époux. L'époux ravit l'ami, Jean-Baptiste.¹² Comme le Seigneur est l'époux d'Israël, ainsi l'est Jésus pour l'Église. Par son attitude et ses paroles, il annonce qu'il peut exister une autre relation que celles du sang. Une relation chaste peut maintenant se vivre avec Jésus, époux chaste et vierge de l'Église, son épouse. Ceci est illustré de manière très parlante dans la scène de la rencontre entre Jésus et une prostituée, qui verse du parfum sur les pieds de Jésus en les embrassant. Pas une trace, chez Jésus, de mépris, ni de possession de l'autre.

La nouveauté de la double vocation

Dans l'Ancien Testament, le mariage est une obligation naturelle : « Croissez et multipliez », dit Dieu au premier couple. Puis Abraham reçoit une promesse de descendance, d'où sera issu le Messie. Il s'agit d'assurer cette descendance afin que la bénédiction parvienne aux extrémités de la terre.

Aux temps du Christ, il n'y avait donc pas vraiment de vocation au célibat, ni au mariage car il n'y avait pas de choix librement consenti. Mais Jésus vient établir un ordre nouveau. Désormais,

¹² Mt. 9,15 ; 25,1 ; Jean 3,29 ; 2 Cor 11,2 ; Apoc. 18,23 ; 21,2

il y a deux vocations : l'une au mariage, l'autre au célibat. C'est dans ces deux vocations que la chasteté est à vivre.

En effet, Jésus appelle certains à être « eunuques pour le Royaume », dans l'état célibataire. Paul en fera de même, afin d'être libre pour le Royaume.

Cette invitation conduit non à l'isolement, mais à une transfiguration de l'*éros*, par la chasteté et l'agapè. C'est une nouvelle liberté pour tourner son cœur vers Dieu et vers son prochain. S. Pacôme appelle cette liberté « Vie angélique », une préfiguration de la vie à venir, où on ne se marie plus, mais où on est « comme des anges dans les cieux ».

Le célibat consacré est à comprendre dans ce contexte. Il est un fruit de l'Esprit, non une dévalorisation du mariage. Il a un fondement eschatologique, non pas éthique, car le corps n'apparaît pas seulement comme un objet de ce monde, mais comme étant appelé à la glorification.

Toutefois la Réforme n'a plus compris cela. Frère Roger remarque qu'elle est revenue à une position proche de celle de l'Ancien Testament concernant le célibat. L'absence de théologie du célibat signale aussi un refus de l'engagement dans le célibat et de le considérer comme un appel de Dieu.¹³ Au début du mouvement des diaconesses protestantes au 19^e siècle, il n'y avait pas de véritable réflexion sur le célibat. On s'en gardait même, par réaction au catholicisme. A la rigueur on se limite à l'utilité pratique du célibat, en se référant à l'apôtre Paul.

La chasteté dans le mariage

Revenons au Cantique des Cantiques. Nul autre que lui n'a chanté à ce point la chasteté dans le mariage. A plusieurs reprises, il utilise la métaphore de la source. « O ma sœur, ma fiancée, tu es un jardin bien fermé, une source bien close, une fontaine scellée ». (4.12, 15, voir Prov. 5.15-20) Ce qui fait la beauté du jardin, c'est la source cachée. Ce qui fait la beauté de l'aimée n'est pas seulement sa beauté physique, mais son cœur. Si le Cantique magnifie le partage du corps, celui-ci est accompagné du partage du cœur. L'amour sensuel s'exprime dans le cadre d'une démarche spirituelle, où chaque partenaire découvre le mystère inviolable de la personne de l'autre, ce qu'évoque la métaphore de la source. Là où l'expression du corps est détachée de la démarche intérieure de chasteté, la relation ne peut atteindre la plénitude que chante le poème ; elle s'enferme dans une mortelle fusion.

Dans le même ordre d'idées, P. Y. Emery écrit : « Vivre la rencontre des corps comme une présence des personnes l'une à l'autre, comme un langage de tendresse, une attention et un don : voilà la grâce de la chasteté¹⁴. »

¹³ *Vivre l'aujourd'hui de Dieu*, Taizé, 1959, p. 100.

¹⁴ *Au couvert d'une promesse*. Taizé, 1988, p. 192

Mieux que quiconque, le poète a exprimé la profondeur de la rencontre conjugale : « Tu es là, mon amour, et je n'ai lieu qu'en toi. J'élèverai vers toi la source de mon être et t'ouvrirai ma nuit de femme, plus claire que ta nuit d'homme ; et la grandeur en moi d'aimer t'enseignera peut-être la grâce d'être aimé¹⁵. »

Evdokimov appelle la chasteté le « *charisme du sacrement du mariage* ». « Le charisme du sacrement, dit-il, opère la transcendance du pour-soi vers la transparente présence de l'un pour l'autre, de l'un vers l'autre, afin de s'offrir ensemble, en un seul être, à Dieu¹⁶ ». Ce charisme est la présence de Jésus au milieu du couple. Le récit de Cana montre bien que cette présence est source de vie nouvelle, d'émerveillement continué suscité par le don de l'un à l'autre. La présence au milieu de nous de celui qui n'a vécu que tourné vers l'Autre rend possible l'offrande réciproque de l'un à l'autre.

La chasteté dans le célibat consacré

Depuis l'appel de Jésus à comprendre l'invitation à se faire « eunuque en vue du Royaume de Dieu » (Mat. 19,12), nombreux ont été ceux qui ont reçu le charisme du célibat. Paul en fait effectivement un charisme (I Cor. 7), car il s'agit de vivre deux renoncements essentiels. Celui de l'intimité des corps et celui de la paternité et la maternité physiques.

Pour contrebalancer ces deux renoncements, et en faire des chemins d'accomplissement, il faut rien moins qu'un charisme, un don du Seigneur et un appel particulier.

Celui ou celle qui le reçoit découvrira que la virginité n'est pas stérile, car elle se consacre à « honorer la chair du Seigneur » (Ignace d'Antioche). Sa fécondité spirituelle se trouve dans la capacité d'engendrer spirituellement le Christ : une maternité ou une paternité spirituelle. C'est une dimension mariale : comme Marie a engendré physiquement le Christ dans sa virginité, ainsi le célibat consacré a la vocation de la maternité spirituelle : de faire naître Jésus au milieu de nous.

Avant tout, l'engagement à la chasteté dans le célibat est un appel à vivre dans la pureté. Impensable en dehors de l'union avec le Christ elle est « un combat qui nous lie au Christ de corps et d'âme » (F. Roger). Il s'agit donc de la contempler en lui donnant une place au milieu de nous. La chasteté dans la vie consacrée se vit donc dans la communauté, lieu de la fête de la manifestation du Ressuscité, qui nous fait participer à sa pureté de cœur.

La chasteté de l'Eglise

Chaste est tout d'abord Marie, symbole de l'Eglise. Son oui à l'ange marque son abandon inconditionnel à l'amour de Dieu. Elle devient alors temple de l'Esprit saint (Lc 1,35).

¹⁵ Saint-John Perse, *Amers*, Gallimard, Paris, 1975, p. 116

¹⁶ *Les âges de la vie spirituelle*. 1980.

Chaste est ensuite toute l'Eglise qui n'admet pas que son cœur soit corrompu. Purifiée par le baptême et par la Parole, elle est appelée à vivre pour le Christ, jusqu'à donner sa vie pour lui, comme le Christ l'a fait. (Eph. 5,25ss). Ce même texte invite les époux à « aimer comme le Christ a aimé ». Si l'état de célibat consacré dans l'abstinence s'adresse à certains, ce « conseil » de chasteté s'adresse à tous : « Si quelqu'un vient à moi et qu'il ne haïsse pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Luc 14,2). Voici l'Eglise telle que Dieu la voit dans le Christ : vierge de toute compromission, pure et chaste, entièrement offerte à lui, comme Jésus l'était. Augustin disait : « La virginité de la chair appartient à un petit nombre, la virginité du cœur doit être le fait de tous¹⁷. »

Le mystère du corps

La chasteté est le respect de son propre corps et de celui de l'autre. Autant dans le célibat que dans le mariage. Quand Paul dit que le corps est le temple de l'Esprit saint (I Cor. 6,19s), il confesse le mystère du corps, lieu de la manifestation du Seigneur. Avant d'être un objet de désir, le corps est personnel, appelé à recevoir le corps eucharistique du Christ dans la cène et appelé à la communion dans le corps ecclésial du Christ. D'autre part ce corps est à respecter parce qu'il est promis à la résurrection : « Dieu a ressuscité le Seigneur et nous ressuscitera aussi » (1 Cor. 6,14).

Un autre Paul, le pape Paul VI a écrit ces belles lignes sur le mystère du corps : « Le corps humain est sacré. Oui, le divin y habite ; la vie humaine et imprégnée par la pensée de Dieu. L'homme est son image. Bien plus : quand la grâce sanctifie l'homme, son corps n'est pas seulement l'instrument de son âme et son organe, il est aussi le temple mystérieux de l'Esprit Saint. Cela revient à dire qu'une conception nouvelle de la chair humaine s'ouvre à nos yeux. Une telle conception ne change rien à la vision de la réalité physique et biologique. Au contraire, elle l'éclaire. Elle la remplit d'un attrait nouveau, qui dépasse l'attrait sensible et esthétique pourtant si réel et puissant, mais bien souvent aussi si mauvais et nuisible. Nous pourrions dire que cet attrait est mystique : attrait nouveau que ni le plaisir ni la beauté ne suggèrent, mais que l'amour du Christ inspire¹⁸. »

Paul, l'apôtre, insiste sur le fait que la dimension sexuelle n'est pas à mettre sur le même niveau que le manger et le boire, contrairement à ce que prétendaient certains de ses adversaires. La sexualité appartient au mystère du corps de manière beaucoup plus intérieure que ses fonctions d'alimentation. Si le ventre est pour les aliments, « le corps n'est pas pour l'immoralité... il est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps » (1 Cor. 6,13). Non seulement pour cette vie, mais pour toujours. Le partage des corps n'est donc pas seulement la rencontre de deux appareils génitaux,

¹⁷ Ennar. in Ps. 147

¹⁸ D'après *Insegnamenti di Paolo VI*, I, Libreria Vaticana, 1963, p. 141

mais une rencontre spirituelle, où se vit une relation avec le Seigneur de notre corps. La sexualité participe au plus profond du mystère de la personne. En l'exerçant l'être humain peut soit s'accomplir, soit se blesser et blesser autrui, de manière plus intérieure qu'à travers tout ce qu'il peut faire de bien ou de mal avec son corps. D'où l'injonction de Paul : « Usez du corps avec sainteté et respect » (1 Thess. 4,4).

Chasteté et temporalité.

La chasteté refuse le tout, tout de suite, la logique de l'immédiat de notre société de consommation. L'histoire de Tobie décrit admirablement cette intégration de la temporalité dans l'amour. L'amour vrai sait attendre, sait distinguer aussi les priorités. Selon Augustin, la chasteté est « l'amour ordonné qui ne relègue par les grandes choses derrière les petites ».

La chasteté est donc une protestation contre la tendance de notre société à chosifier la sexualité, à la commercialiser et à en absolutiser les exigences. Elle critique la publicité qui utilise le corps de la femme pour en faire un moyen de profit, la niant comme une personne et la réduisant à un instrument commercial.

La chasteté nous rappelle aussi que l'amour – comme l'amitié - est un long apprentissage, qu'il faut toute une vie pour apprendre à déchiffrer le mystère qui se dévoile progressivement dans l'autre. Rilke écrit : « Il n'y a rien de plus ardu que de s'aimer. C'est un vrai travail, à reprendre sans cesse. Les jeunes, d'ailleurs, ne sont absolument pas préparés à cette difficulté de l'amour ; de cette relation extrême et complexe, les conventions ont tenté de faire un rapport facile et léger, elles lui ont conféré l'apparence d'une chose à la portée de tous. Et il n'en est pas ainsi. L'amour est une chose difficile ! »

La chasteté dans l'amour implique la fidélité, c'est-à-dire d'inscrire la relation dans le temps. Un amour qui ne veut que se prêter à l'autre n'est pas chaste. Il reste replié sur soi-même celui qui fait le choix de vivre en restreignant la radicalité de son engagement.

La chasteté n'est donc pas un état dans lequel je suis établi, mais elle est une conquête de chaque jour, un chemin, un combat incessant. Césaire d'Arles le dit ainsi : « Parmi toutes les luttes que les chrétiens doivent combattre, les plus dures sont celles pour la chasteté : là, en effet le combat est quotidien et la victoire rare¹⁹ ! »

Face à l'idéal de la pureté du cœur que le Christ nous propose, nous nous sentons bien petits. Mais cet idéal ne nous enferme pas dans la mesure où nous reconnaissons nos faiblesses, nos erreurs, nos faux-pas. Alors si nous trébuchons, nous ne sommes pas seuls sur ce chemin. Le Christ nous y rejoint et nous lie à lui. Si nous ne lui faisons pas une place au milieu de nous, la pureté du

¹⁹ Cf. E. Bianchi, *op. cit.* p. 111s.

cœur serait impensable, tant il y a en nous un besoin d'intimité aspirant à l'apaisement et prêt à prendre toutes les voies possibles – même les voies de traverse et les impasses.

En fait c'est dans la *communauté* que l'on trouve la pureté et la chasteté. C'est la présence de Jésus dans la communauté qui purifie. Quand on s'éloigne de la communauté on s'éloigne de la chasteté. Les premiers chrétiens le savaient bien, c'est pourquoi on trouve tant d'appels dans leurs lettres à la communion fraternelle et à l'unité dans la communauté.

Chasteté et liberté dans nos amitiés.

Une relation chaste respecte la liberté de l'autre, ne cherche pas à le posséder ou se laisser posséder. Dans nos relations, il peut y avoir une racine de domination. C'est une conséquence de la rupture de l'Alliance, comme le dit le récit de la Genèse : « Ton mari te dominera » (Gen 3,26). Qu'elle est réaliste cette petite phrase !

La chasteté permet d'entrer librement dans des amitiés saines. De donner et de recevoir, sans refus de la vie, mais toujours avec discernement. Elle signifie laisser l'autre libre de s'approcher de moi ou non. Je ne peux demander à l'autre de m'aimer. Et s'il m'aime, il le fera à sa façon, et non de la manière dont je voudrais qu'il le fasse. Une amitié chaste n'exerce aucune pression. Je dois laisser l'autre entièrement libre de me livrer ce qu'il veut. Je ne peux exiger de lui une quelconque transparence. Je dois lâcher toute exigence à son égard, mais ne peux recevoir qu'avec reconnaissance ce qu'il veut bien me donner. Dans une relation chaste, je n'ai droit à rien et je n'ai pas à demander à l'autre de changer, ni même à espérer qu'il change. Ce serait l'enfermer dans mon désir.

Lorsque Jésus ressuscite Lazare, il demande de le délier puis il le laisse aller son chemin. Jésus prend une distance par rapport à son ami. Il n'exerce aucune pression à son égard. Ainsi en devrait-il aller dans nos amitiés. Elles devraient nous permettre de gagner une nouvelle liberté pour mieux marcher sur nos chemins : « Déliez-le et laissez-le aller ». (Jean 11,44)

Les gestes de Jésus délient, jamais ne retiennent ou emprisonnent comme dans des amitiés collantes. Avez-vous remarqué le geste de la main du Père de l'enfant prodigue dans le tableau de Rembrandt ? Elle bénit, mais n'enferme pas. Si Jésus a eu une amitié privilégiée avec le disciple bien-aimé – qui d'ailleurs représente l'Eglise, ce ne fut pas une amitié de complaisance. Nous avons à veiller sur la chasteté de nos amitiés.

Chasteté, séduction et pouvoir.

Si la chasteté veut libérer, la séduction veut asservir. Par la première nous sortons de nous-mêmes, par la seconde nous faisons venir à nous les autres (*Se-ducere*). Nous avons tous des potentialités de séduction et nous les découvrons aussi chez les autres. Comment vais-je les

utiliser ? Toutes les richesses humaines peuvent séduire : la beauté physique, une pensée rapide, une parole facile, le charme et la simplicité, la créativité, la capacité de donner un sentiment de sécurité, une grande intuition...

Or le seul qui a le droit de séduire et de dire « Venez à moi », c'est le Christ, qui a été le plus humble. Et il nous séduit non pas pour nous asservir mais pour nous conduire dans la communion avec le Père.

Si nous avons donc quelques potentialités, nous avons à les exercer afin de conduire les autres au Christ, non vers nous-mêmes. En tout j'ai à me demander si je permets à l'autre de rencontrer Jésus et de grandir dans sa communion ou si je le conduis à m'admirer, à répondre à mon désir d'être reconnu. En le séduisant, je ne le libère pas, mais l'enferme dans mon désir. Xavier Thévenot écrivait que la séduction va altérer l'autre, alors que la chasteté va « l'altérer », c'est-à-dire contribuer à sa liberté. En effet la chasteté promet toujours la liberté de l'autre. Elle donne, mais elle accepte aussi de recevoir avec gratitude.

Celui qui séduit cherchera à imposer une logique et enfermer l'autre dans celle-ci. Il risque de ne pas permettre à l'autre de dire ce qu'il pense, de lui donner une place. Il aura tendance à se répandre en paroles, et éprouvera de la peine à écouter la parole de l'autre. Il y a une chasteté à exercer dans la parole et dans l'écoute. Cela signifie aller à l'essentiel : recevoir la parole essentielle de l'autre et partager de manière détachée ce qui nous paraît essentiel.²⁰

Chasteté et santé

La chasteté implique une relation avec notre corps, temple du Saint Esprit. Pas seulement dans le domaine de la sexualité. D'ailleurs tous les domaines se tiennent. La sagesse sait bien que la glotonnerie est la porte à côté de la débauche. Notre société accorde beaucoup d'importance au physique et à son bien-être. C'est en soi une bonne chose rendue possible par les progrès de la technique, de la médecine et de toutes sortes de méthodes.

Mais comment traitons-nous notre corps ? Notre société propose des comportements alimentaires aberrants. Dès leur plus jeune âge, les enfants sont matraqués par une publicité malsaine. Nous avons à trouver une relation chaste avec la nourriture, en particulier en veillant sur notre consommation des viandes, des aliments gras et des excitants. Et redécouvrir la valeur du jeûne !

Un mal nous guette tous : l'activisme, qui conduit à un déséquilibre entre l'effort demandé à notre esprit et ce que nous donnons à notre physique. Même durant nos vacances et le temps de la retraite, on risque de vivre ce défaut. Dans la règle de la congrégation de Saint Joseph, fondée par Léonard Murialdo, on trouve les mots suivants : « La sérénité de la vie... est favorisée... par une

²⁰ Développement inspiré par Simone Pacot, Grandchamp, 1992.

organisation sage qui donne à chacun des temps de prière, de travail, d'étude et de repos²¹. » A quoi j'ajouterai la nécessité d'avoir chaque jour un exercice physique : au moins une demi-heure de marche.

Avoir une relation chaste avec notre corps, c'est aussi accepter qu'on soit malade. Dans notre siècle, marqué par les progrès scientifiques, nous avons perdu le sens spirituel de la maladie, qui était autrefois interprété comme un appel à un réveil de l'esprit.

Dans le domaine de notre sexualité, nous avons aussi à accepter d'être parfois troublés. Si on n'est jamais troublé, c'est qu'on est comme Dieu. Chacun porte en lui tout un « bazar », qu'il doit gérer avec paix et humour. Chercher l'invulnérabilité nous isole des autres et ce n'est pas ce que le Christ nous demande, car il nous appelle à être ses disciples dans le monde. Un enfant de Dieu est donc forcément atteint par la convoitise qui règne dans le monde. Il est vulnérable, doit vivre avec ses limites, mais il compte sur la promesse de Jésus qu'il ne sera pas tenté au-dessus de ses forces, ni englouti.

Chasteté et éducation du regard

Jésus nous met un garde sur notre regard et nous appelle à prendre des dispositions pour bien regarder. (Mat. 5,28) Comment a-t-il regardé la femme adultère qu'on lui a amené ? Quelle différence entre son regard et celui de Simon – possessif et méprisant - devant la prostituée qui lui essuyait les pieds avec les cheveux !

Nous avons besoin d'une éducation du regard, qui purifie l'imagination, enseigne le « jeûne des yeux », afin de contempler chastement la beauté. Particulièrement dans notre monde devenu une « iconosphère ». Dans la beauté d'un corps, c'est l'âme qui est sa forme, et dans la beauté de l'âme, c'est l'image de Dieu qui nous ravit. La sagesse islamique l'a bien compris : « Le paradis du gnostique fidèle, c'est son corps même, et l'enfer de l'homme sans foi ni gnose, c'est également son corps même²². » L'évêque Nonne d'Édesse en contemplant la beauté d'une danseuse (Pélagie, future sainte) « en prit sujet pour adorer et glorifier par ses louanges la souveraine beauté, dont celle-ci n'était que l'ouvrage et se sentit tout transporté du feu de l'amour divin, fondant en larmes de joie²³. » Le signe de la chasteté, selon Clément de Rome, c'est lorsqu'un chrétien en regardant une femme n'aura rien de charnel dans son esprit.

Pour l'éduquer, notre imagination doit se nourrir aux grands symboles de la foi. C'est une des fonctions de l'image et de l'icône dans l'Eglise. Comment est-ce que je nourris mon regard ?

²¹ Cité en Chiara Lubich, *Une spiritualité de communion*, Nouvelle Cité, Paris, 2004, p. 112

²² Voir H. Corbin, *Terre céleste et corps de résurrection*, p. 161

²³ PG 88, 893

La charité, source de la chasteté

En conclusion, revenons à l'essentiel. L'amour est à la fois la cause de la chasteté et son effet.

En effet l'amour en est la source, car – selon sa promesse, Jésus se manifeste en nous quand nous vivons son commandement nouveau (Jean 14). La vie chrétienne ne consiste donc pas en de longues mortifications de la chair avec toutes sortes de méthodes, mais se résume à la loi nouvelle de l'amour réciproque : « Je vous donne un commandement nouveau, aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ». En aimant comme Jésus nous aimés, selon la mesure de Jésus – jusqu'au don de soi, Jésus vient non seulement en nous, avec le Père et l'Esprit, mais il se manifeste aussi au milieu de nous. Et lorsque il vient, il apporte avec lui tous ses biens, toute la force du Royaume, il nous transmet sa chasteté et sa pureté, il donne cette clarté qui illumine.

Nous avons donc à mettre, avant toutes choses, un amour réciproque fervent et continu. C'est la règle de toutes règles et la norme qui surpasse tous les autres conseils. Redisons-nous fréquemment les uns, les unes aux autres, que c'est ainsi que nous désirons vivre. Une seule chose nous importe, c'est que nous soyons prêts à donner notre vie pour nos frères et sœurs, comme Jésus l'a fait. A chaque fois que nous célébrons l'eucharistie, faisons comme un pacte les uns, les unes avec les autres en nous disant : « Je suis prêt à donner ma vie pour toi ».

Et c'est ainsi que sera versé dans nos cœurs l'Esprit saint, l'Esprit de sainteté, de pureté et de chasteté. Nous serons ces vierges sages toutes remplies de l'huile de l'amour de Dieu. Nous vivrons Marie dont la beauté fut tout intérieure. Donner son corps aux flammes pour mortifier nos passions ne sert à rien s'il n'y a pas l'amour en nous. (1 Cor, 13, 3). Sans amour, nous ne sommes que des sépulcres ambulants.

D'autre part, la charité est l'effet de la chasteté. En effet, la béatitude nous dit que les purs de cœur verront Dieu. Or plus on le voit, plus on l'aime. La chasteté est donc un moyen pour augmenter la charité. Soyons donc vigilants et patients à vivre l'instant qui passe.

Mais surtout, soyons simples. Simplifions notre vie comme les colombes, car nous ne pouvons nous embarrasser de démarches spirituelles compliquées, surtout lorsque nous sommes en contact le monde.

J'aimerais terminer par ce magnifique passage de la Règle de Taizé, mettant aussi l'accent sur la primauté de l'amour :

« Si le célibat apporte une plus grande disponibilité pour s'occuper des choses de Dieu, il ne peut être accepté que pour se donner davantage au prochain avec l'amour même du Christ.

Notre célibat ne signifie ni rupture des affections humaines, ni indifférence, mais il appelle la transformation de notre amour naturel. Seul le Christ opère la conversion des passions en un amour total pour le prochain.

Quand l'égoïsme des passions n'est pas dépassé par une générosité croissante, quand le cœur n'est pas constamment rempli d'un immense amour, tu ne peux laisser le Christ aimer en toi et ton célibat te devient pesant.

Cette œuvre du Christ en toi réclame infiniment de patience ».

Alors demandons au Christ de remplir nos cœurs de son amour et vivons-le parmi nous. Exposons-nous à lui et livrons-nous les uns, les unes aux autres. En nous aimant à la mesure de son amour, le Seigneur va aussi nous montrer les dimensions de la chasteté dans les profondeurs de notre vie. Quelle dimension le Seigneur me demande-t-il de choisir ? Seul lui peut nous l'enseigner à la vivre. Comptons sur sa grâce et son aide. Seigneur, à qui d'autre irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle.

*

III. L'obéissance

Obéir? Notre première réaction est négative. On n'ose plus employer ce mot pour caractériser les relations humaines. Il est synonyme de servilité et d'hétéronomie. Dans la vie personnelle et morale, l'individu est libre; il n'obéit à personne.

Pourtant, dans d'innombrables domaines, la personne est amenée à obéir. D'autre part, l'obéissance est une valeur profondément spirituelle. Tentons de creuser cette réalité.

Obéir, mais à qui ? A Dieu seul, certainement : «Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». (Ac. 5,29)

Mais Dieu se donne à nous par des médiations, à travers lesquelles nous exprimons l'obéissance exclusive qui lui est due. A commencer par sa Parole, puis par les événements qui viennent à nous et par les personnes sur notre chemin.

Auparavant les choses étaient simples. Il fallait obéir. Et on le faisait sans trop rechigner...

Mais nous savons qu'une obéissance aveugle ne libère pas et ne nous rend pas responsable. Que signifie alors obéir à la sœur directrice ? Et que signifie pour la sœur directrice d'exercer une responsabilité d'autorité ?

Comment prendre les décisions – qu'elles soient importantes ou moins ? Comment obéir avec joie à une demande, comment faire pour que l'autorité soit reconnue, respectée, plus encore : aimée ?

A Saint Loup l'autorité est personnelle (la sœur directrice), mais aussi collégiale (le conseil des sœurs) et communautaire (l'assemblée des sœurs). Le conseil des diaconesses représente l'autorité collégiale dans la communauté : comment valorisons-nous cette dimension collégiale de l'autorité ?

Et quand nous avons l'impression qu'une décision qui a été prise ne correspond pas à ce que nous percevons de la volonté de Dieu ? Quelle démarche pouvons-nous, devons-nous entreprendre ? Peut-on remettre en question une décision ?

Quelles sont les difficultés que nous rencontrons. Nous en connaissons quelques-unes. Certainement des habitudes individualistes ont été prises quand les sœurs vivaient en dehors de la communauté. Auparavant Saint Loup était une Institution; maintenant c'est une communauté, où les sœurs sont beaucoup plus en relations les unes avec les autres. Il est parfois difficile de reprendre l'habitude de vivre ensemble en étant redevables les unes aux autres. La diversité des fortes et riches personnalités des sœurs est une grande richesse, mais prendre le réflexe communautaire afin de faire profiter à toutes les sœurs ces trésors ne vient pas d'un coup. Pouvons-nous, cependant, revenir en arrière ? Nous savons bien que la diminution de l'effectif des sœurs à Saint-Loup nous contraint à approfondir les liens de la vie communautaire. Donc l'urgence d'une réflexion renouvelée sur le troisième engagement, celui de l'obéissance.

Demandons donc à Jésus la docilité du cœur afin que lui-même nous l'enseigne. L'obéissance a été l'essentiel de sa vie, le secret de son cœur. Lui seul peut nous faire pénétrer dans la beauté de l'obéissance.

L'obéissance dans l'Ancien Testament

L'attitude fondamentale du croyant, c'est l'écoute : « Ecoute Israël ! » dit le *Shema* qui synthétise tout ce que Dieu attend de l'homme. (Deut. 6,4) L'écoute, l'ouverture de l'oreille et du cœur se concrétisent en une obéissance pratique afin de parvenir à la vie pleine et au bonheur. « Aujourd'hui je place devant vous la vie et le bonheur d'une part, la mort et le malheur d'autre part. Prêtez donc attention aux commandements que je vous communique aujourd'hui : acceptez d'aimer le Seigneur votre Dieu, de suivre le chemin qu'il vous trace, d'obéir à ses commandements... alors vous pourrez vivre... » (Dt. 30,15s)

Ecouter, obéir, vivre, voici les trois mots clés de la vie du croyant. Bien sûr le chemin pour parvenir à la vie en plénitude est parsemé d'embûches ; il s'agit d'un itinéraire de croissance et de maturation. Mais rien ne grandit ni ne s'épanouit s'il n'y a pas l'écoute obéissante.

L'obéissance doit être comprise dans le cadre de l'Alliance, dans une relation où Dieu prend l'initiative de parler et de sauver et d'inviter son peuple à lui répondre. La voix appelle Moïse du buisson ardent, l'envoie afin que le peuple « obéisse à sa voix ». La vraie liberté se trouve dans

l'Alliance, quand la Parole est accueillie, aimée, mise en pratique. L'obéissance construit et protège la liberté du peuple de Dieu, la désobéissance le mène à la ruine et à l'éparpillement. « Ne pas écouter » (Ex. 7,22) ; « Ne plus se complaire dans la parole » (Jér. 6,17), voilà le péché.

L'amour est le contenu de l'obéissance : « Ecoute Israël...tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton pouvoir ». (Dt. 6,4s). Il est l'essence de tous les commandements de la première et de la deuxième table de la loi. Jésus se situe dans la ligne de l'Ancien Testament quand il résume toute la loi dans le double commandement d'amour.

Enfin, tout le long psaume 119 chante la beauté de la loi, qui est objet d'amour. Notons l'attitude déjà mariale du psalmiste qui « garde dans son cœur les promesses » (v. 11).

L'obéissance de Jésus-Christ

L'Evangile, surtout celui de Jean est très attentif à cette dimension profonde de la vie de Jésus : « Je suis descendu du ciel pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé »...« le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire par le Père »... « Je ne peux rien faire de moi-même...je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé » (Jn 5,19s). L'épître aux Hébreux souligne aussi que l'obéissance à la volonté de Dieu constitue le cœur de l'incarnation du Christ : « Voilà pourquoi en entrant dans le monde, le Christ dit... 'Tu m'as formé un corps...Voilà que je viens, ô Dieu, pour faire ta volonté' » (Hébr. 10,5). Durant toute sa vie terrestre, jusqu'à l'acceptation de l'humilité extrême de la Croix (cf. Phil. 2), l'obéissance au Père a été pour Jésus un continuel apprentissage, instant après instant : « Ainsi tout Fils qu'il était, il apprit, par ses souffrances, l'obéissance » (Hébr. 5,8)

D'emblée, Jésus se situe en Fils, lui qui est Dieu. Il dit *tu* à son Père et se place dans l'Alliance. Contrairement à Adam et Eve, il fait la volonté de son Père, respecte la distance, ne fusionne pas avec lui. En effet, Adam et Eve ont essentiellement mal écouté et désobéi à la Parole. Ils ont prêté l'oreille au Tentateur qui perverti la Parole. Mais Jésus vit sa relation filiale jusqu'au bout; au cœur de celle-ci il y a son amour pour le Père et pour ses frères. Dans tout ce qu'il fait, il renvoie au Père; jamais il ne se replie sur lui-même dans un esprit de captation et de possession.

Comment écoutons-nous la Parole ? Nombreux sont les appels de Jésus à tendre l'oreille, à bien écouter : « A bon entendeur, salut ! » Le drame de l'être humain se trouve dans une mauvaise écoute. Jésus, au contraire est celui qui écoute (Cf. Es. 50,4) et obéit de manière profonde. Tout ce qu'il fait, il l'accompli après avoir puisé les lumières dans la communion avec son Père, par l'Esprit qui habite en lui : « De moi-même, je ne puis rien faire ». Jésus se situe en Fils, il oeuvrera en Fils et deviendra le plus grand créateur, poète et artiste de l'humanité. Alors qu'Adam estimait qu'il pouvait être artiste et poète en devenant comme Dieu, en maîtrisant sa vie en dehors d'une Alliance avec lui.

L'obéissance du Christ nous conduit dans la vie même de la Trinité qui est à la fois acceptation et don. Dans le mystère trinitaire, les personnes vivent dans une réciprocité absolue, où chacune se donne à l'autre et ne fait rien sans l'autre.

Marie et les premiers disciples

Pour le Nouveau Testament, l'obéissance (*hypakouein*) naît de l'écoute (*akouein*) et elle consiste à croire en Jésus-Christ. Paul parle de l'obéissance de la foi, qui est écoute et mise en pratique de cette écoute, amour. L'obéissance de Jésus est le modèle de l'obéissance du chrétien. C'est elle qui le justifie : « Par l'obéissance d'un seul, la multitude sera constituée juste » (Rom. 5,19)

Marie illustre en particulier cette attitude par son *fiat* – « qu'il me soit fait selon ta parole ». Elle a d'abord écouté, puis elle a engagé sa vie entière sur une parole venue de Dieu. Alors une réalité nouvelle surgit en elle : elle prête sa chair au Christ qui va grandir en elle. Puis elle le donne au monde à Noël, et vivra toute sa vie avec lui. Dès lors elle ne fera rien indépendamment de lui. Toute la vie chrétienne est là. La réponse de Dieu à notre oui, toute proportion gardée, produit aussi en nous un engendrement. Le Christ grandit spirituellement en nous dans la mesure où nous disons oui à la volonté de Dieu qui se présente à nous dans l'instant de notre vie. Saint Ambroise écrivait : « Quand l'âme commence à se convertir au Christ, elle est appelée Marie, c'est-à-dire qu'elle reçoit le nom de la femme qui a porté le Christ en son sein : elle est devenue une âme qui engendre spirituellement le Christ²⁴ ».

L'obéissance, cœur des premières règles monastiques

Chez les Pères du monachisme, on est impressionné par l'omniprésence du thème de l'écoute obéissante. Pacôme commence sa Catéchèse ainsi : « Mon fils, écoute et deviens sage (cf. Pr. 23,19), accueille la vraie doctrine ; il y a en effet deux voies. Sois obéissant à Dieu comme Abraham²⁵ ». Les Petites Règles de Basile rappellent que l'Esprit Saint et le Fils ne disent et ne font rien d'autre que ce qu'ils ont entendu dire du Père (cf. Jn 16,13 ; 12,49) : « ainsi, écrit-il, il est de toute façon nécessaire de nous soumettre, soit à Dieu selon son commandement, soit aux autres à cause de son commandement²⁶ ».

Benoît de Nursie s'inspirera d'un écrit attribué à Basile, qui invite à l'écoute : « Ecoute mon fils l'admonition de ton père, plie l'oreille à mes paroles, prête-moi volontiers attention et, le cœur confiant, écoute tout ce que je te dirai²⁷ ». En effet les premiers mots de la règle de S. Benoît

²⁴ *De Virginitate*, 4,20

²⁵ *Catéchèse à propos d'un frère qui tenait rancœur*, 1,1-2

²⁶ *Petites Règles*, Q. 1

²⁷ Pseudo-Basile : *Admonitio Sancti Basili ad filium spiritualem*, proemium

commencent par la fameuse interpellation : « Ecoute, ô mon fils, l'invitation du maître, et incline l'oreille de ton cœur ; recueille avec amour l'avertissement du père qui t'aime²⁸ ». Pour servir Jésus, le moine « renonce à ses propres volontés...et prend les armes fortes et glorieuses de l'obéissance ».

Enzo Bianchi commente ainsi cette priorité donnée à l'écoute : « l'écoute-obéissance de la Parole de Dieu, à la volonté de Dieu présente et manifestée dans les Ecritures, dans l'histoire, dans l'Eglise, dans la communauté monastique, est le passage obligé pour grandir et parvenir à la stature du Christ qui s'est fait « obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix » (Ph. 2,8). Puis il rapporte une parole d'un Père du désert actuel qui lui disait un jour : « Si un novice est obéissant, même s'il a des immaturités, il pourra grandir humainement et spirituellement, du moment qu'il est suivi et aidé ; mais s'il n'est pas obéissant, la vie monastique ne sera pour lui qu'un chemin de régression et de rébellion²⁹ ».

Cependant, s'il existe pour certains un appel spécifique à l'obéissance prêtée à un(e) responsable et à une règle dans le cadre d'une communauté, tous ont à pratiquer *dans le Seigneur* une obéissance dans le tissu de leurs relations conjugale, filiale, civile, professionnelle, ecclésiale. Luther le rappelle avec à propos lorsqu'il observe que cette obéissance est contenue dans le baptême : « avec le vœu qui le soumet à la règle, le frère mineur ne consacre rien d'autre que ce dont il a déjà fait vœu depuis le début avec le baptême³⁰ ». Avec justesse la Réforme a tenu à faire du baptême un appel à la pauvreté, la chasteté et l'obéissance adressé à tous. Mais elle a oublié que le Seigneur est libre de « conseiller » à ses frères et sœurs de prendre des chemins très divers pour répondre à cette vocation, également la voie monastique.

L'obéissance à la volonté de Dieu :

« Que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel ». Jésus nous invite dans sa prière, à faire la volonté du Père. Faire la volonté de Dieu est au cœur de l'obéissance. Si j'obéis à la Parole de Dieu qui s'exprime à travers ses diverses médiations, c'est pour faire la volonté de Dieu.

Mais comment la connaissons-nous ?

Quand Dieu verse son amour dans notre cœur et que nous choisissons de nous donner à lui, alors nous savons au plus profond de nous-mêmes quelle est la volonté de Dieu pour notre vie. Nous reconnaissons la voix de notre Maître parmi les mille autres voix et sollicitations. Nous savons que cette volonté est l'amour. Au ciel elle est faite parfaitement par les anges et les bienheureux, dans une communion sans faille avec la Trinité. Sur terre elle est faite dans la mesure où nous choisissons de la vivre.

²⁸ Règle, prologue 1

²⁹ *Structures de maturation pour la vie monastique*. Communita di Bose, 1989, p. 5

³⁰ Weimar, VIII, p. 579

Le premier pas est donc de choisir de nous donner à Dieu. Nous le faisons en écoutant ce que sa volonté d'amour nous demande à chaque instant de notre vie. Sur ce chemin, nous ne sommes pas seuls, nous avons l'exemple de Jésus, qui nous est proche lorsque nous vivons ses paroles et méditons sur sa vie.

Jésus, en effet, s'est abandonné au Père en tout – même dans les choses les plus ordinaires de la vie, comme le manger et le boire. En lui, dans sa prière, nous avons à vivre une obéissance concrète au présent ; à rechoisir chaque jour de vivre l'instant présent dans le discernement de la volonté du Père.

Il est intéressant de voir comment Jésus réagit aux événements. C'est là qu'il vit son obéissance concrète au Père. Toute sa vie est faite d'événements de rencontre où il vit la volonté du Père qui, à travers lui, manifeste son amour aux hommes : lors d'un mariage, en croisant un enterrement, en étant appelé par un père dont la fille se meurt. Il prend le temps de regarder Judas qui le trahit, Pierre qui le renie, le bon larron qui l'invoque. Tout ce qu'il vit, il le vit par amour. Son obéissance n'a que l'amour comme fondement. C'est parce qu'il reste sans cesse dans l'amour, qu'il sait aussi discerner les temps et les moments. Il ne répond pas aux sollicitations qui le mettent à l'épreuve ; parfois il garde le silence ; il attend l'heure de Dieu en demeurant dans la prière. A Guetsémané, il sait qu'elle est venue et il s'abandonne au Père.

En regardant à la manière dont Jésus a accueilli les événements, nous comprenons qu'il nous donne un exemple. Le sens de notre vie est alors de nous ouvrir à ce que le Père nous demande de vivre dans l'instant présent de notre vie. Or il y a deux manières de vivre l'instant : soit je me ferme, soit je m'ouvre à Dieu, qui est là et m'accompagne dans chaque événement, même dans la tentation qui ne vient pas de lui. Il y a bien des chemins difficiles à travers lesquels le Père nous appelle à nous donner à lui, à aller jusqu'au pardon, à faire mourir en nous le grain de nos fermetures à sa volonté. Les deuils, les ruptures, les conflits, les maladies, les échecs, les faillites sont ces chemins où le Père nous apprend à lui dire oui.

Il arrive aussi dans nos vies qu'il y ait des appels où nous sentons que Dieu nous presse à nous donner totalement. Ces moments décisifs ne nous appartiennent pas. Nul autre que le Père ne peut décider pour nous quand nous avons à dire ce oui décisif à sa volonté. Mais sa voix se fera de plus en plus claire si nous nous efforçons de rester en toutes choses dans la charité, même s'il y a encore bien des choses que nous ne comprenons pas.

L'obéissance, source d'unité.

Une dernière chose. L'obéissance à la volonté de Dieu est la source de l'unité dans la communauté.

Si chacun s'efforce de faire la volonté de Dieu, nous serons proches les uns des autres et progressons vers l'unité telle que le Christ la veut. Cette belle image du soleil et de ses rayons, développée par Chiara Lubich peut nous le faire comprendre :

« Observe le soleil et ses rayons. Le soleil est le symbole de la volonté de Dieu. Les rayons sont cette volonté divine sur chacun de nous. Marche vers le soleil dans la lumière de ton rayon, différent et distinct de tous les autres. Ainsi tu accompliras le dessein particulier, la merveille que Dieu veut de toi.

Infinité de rayons, qui viennent tous du même soleil... Une seule volonté, particulière à chacun. Plus les rayons sont près du soleil, plus ils sont proches les uns des autres. Nous de même... plus nous marchons vers Dieu, dans un accomplissement toujours plus parfait de la volonté divine, plus nous nous approchons les uns des autres... Jusqu'au jour où nous serons tous un³¹ ».

D'une manière concrète, les personnes liées au mouvement des Focolari reçoivent chaque jour – au moyen d'Internet ou au téléphone - une petite parole les invitant à vivre la volonté de Dieu dans l'instant présent de leur vie. C'est une aide précieuse pour se rappeler que le désir de Dieu, c'est que nous mettions nos désirs dans le sien, afin que puisse se réaliser la prière de Jésus que nous soyons tous un.

En effet, la volonté suprême du Père, c'est que tous ses enfants soient un et le testament ultime du Fils, c'est que tous ses frères et sœurs soient unis par le lien d'une fraternité sans exclusive. Si nous vivons la volonté de Dieu, nous devenons toujours plus un, non seulement avec Dieu mais aussi entre nous. Nous nous transformons personnellement et collectivement pour former le corps de Jésus-Christ.

Ce lien entre la volonté de Dieu et l'unité est souligné par ce beau texte d'un Père de l'Eglise : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! Sur la terre comme au ciel. Alors tout sera au ciel, alors l'unique pensée de Dieu guidera tous les hommes, alors ils seront tous dans le Christ et le Christ sera en tous, quand tous goûteront et accompliront la volonté de Dieu seul. Alors tous seront une seule réalité, mieux, tous un seul (Christ)³² ».

L'obéissance à l'Esprit saint

N'oublions pas qu'en nous vit l'Esprit Saint. « Dieu l'a répandu dans notre cœur », dit Saint Paul (Rom. 5) ; « Il est en nous » dit Jésus (Jean 14). L'Esprit est notre maître intérieur qui nous guide et nous enseigne. Il est une voix à écouter, obéir, suivre. Le cœur de l'obéissance de Jésus est cette écoute de l'Esprit saint qui habite en lui en plénitude. N'est-il pas le Messie ? Celui qui a été oint de l'Esprit jusqu'à en déborder.

³¹ *Pensée et spiritualité*, Nouvelle Cité, Paris, 2003, p. 120

³² Pierre Chrysologue, *Sermons*, 72, (PL 52,406)

Il me faut donc découvrir la valeur du silence pour faire taire en moi toute voix discordante et accueillir cette sève qui monte de mon cœur profond, recueillir ce mince filet d'eau qui s'écoule de ma source. Alors je pourrai découvrir la voix de l'Esprit saint et l'extraire, comme on extrait un diamant de sa gangue.

Je ne peux être fils ou fille de Dieu si je ne vis pas dans l'Esprit saint. Sans lui, l'arbre est coupé, la sève ne monte pas ; sans lui, la source est bouchée, l'eau n'irrigue pas. Souvent dans nos Eglises, on oublie l'Esprit saint. Il est le grand méconnu. Et si on en parle, c'est de manière théorique. On ne l'invoque pas pour qu'il vienne à notre aide, guide nos réunions, nous éclaire de sa sagesse. On sait qu'il existe. On le prie et on le chante à Pentecôte, mais cela ne va pas beaucoup plus loin.

Selon Simone Pacot, la première connaissance est de découvrir que l'Esprit Saint est vivant. L'Esprit vit et agit : cette découverte constitue l'essentiel du renouveau charismatique. Sa grande contribution à toutes les Eglises, un charisme immense répandu par la grâce de Dieu, depuis qu'il a suscité le mouvement pentecôtiste au début du 20^e siècle.

Puis le deuxième pas est de découvrir que l'Esprit saint a à vivre en moi. Jésus nous promet sa présence : « Je ne vous laisserai pas orphelins ». Nous avons à choisir de vivre avec l'Esprit saint. Ceci signifie ne plus rien faire seul sans lui. C'est un apprentissage que d'apprendre à prendre un recul dans l'Esprit saint, des plus petites choses de chaque jour jusqu'aux plus grandes décisions. Séraphim de Sarov disait que la vie chrétienne est « l'acquisition de l'Esprit Saint ».

La vie de l'Esprit a encore une troisième dimension, encore plus profonde. Nous avons certes à écouter la voix de l'Esprit quand nous sommes seuls. Et nous avons à ne pas oublier à l'invoquer sans cesse, même si c'est ce qui arrive souvent à cause de notre faiblesse. Cependant, nous n'avons pas seulement un rapport personnel avec l'Esprit, mais également communautaire. Nous apprenons à écouter sa voix quand nous sommes rassemblés. Si nous sommes unis dans le nom de Jésus, Jésus est présent au milieu de nous. Alors la voix de l'Esprit résonne encore plus clairement en nous. Jésus au milieu de nous est comme le « haut parleur » de cette voix, à laquelle nous avons ensuite à obéir et à aimer de toutes nos forces. On peut en faire l'expérience quand l'Eglise montre son vrai visage, c'est-à-dire une communion de personnes s'efforçant de faire sur cette terre la volonté d'amour du Père qui est faite dans le ciel.

Quand cette présence est perceptible s'établit entre nous un climat particulier. Jésus ressuscité au milieu de nous apporte avec lui l'Esprit saint que nous pouvons percevoir de manière plus claire dans nos cœurs. Et cette présence est paix et joie, elle nous conduit à nous donner plus généreusement, à discerner une orientation nouvelle et à nous soumettre les uns aux autres. J'ai appris progressivement à partager avec mes frères et sœurs tous mes projets, idées, intuitions, après

avoir les avoir mûris dans la solitude. Quand je ne l'ai pas fait, je me suis rendu compte que bien souvent je rencontrais une impasse.

Obéir à l'Esprit saint en nous par le silence intérieur avant toute action, voilà la démarche individuelle indispensable pour vivre une vie chrétienne qui soit irriguée par la sève. Mais aussi – et surtout – obéir à l'Esprit saint lorsque nous sommes rassemblés dans le nom de Jésus. Voilà la dimension communautaire de la Vie dans l'Esprit.

Et quand il est là, il nous donne un élan et un courage nouveaux dans la vie communautaire; il nous enseigne à ne critiquer personne, mais à mettre en valeur chacun : « L'Esprit saint ne craint personne et ne méprise personne », dit en effet Syméon le Nouveau Théologien.

Liberté et obéissance :

Il y a différentes formes d'obéissance, celle de l'enfant à ses parents, celle de l'ouvrier à son patron. Il y a une obéissance craintive, que l'on donne à celui qui fait sentir son pouvoir. Cette obéissance n'est pas celle que Jésus nous propose. Au contraire, il nous libère des pièges de la soumission qui appelle son contraire : la revendication.

L'obéissance dans l'Évangile nous conduit à la Vérité, et celle-ci affranchit. Dieu ne prescrit pas des ordres, mais lance des appels, des invitations : *Écoute Israël..., si quelqu'un veut..., si tu veux être parfait... C'est l'invitation à retrouver la liberté. Si quelqu'un vient à moi et cependant ne hait pas... son..., sa..., ses... " (Lc 14, 26). L'adjectif possessif ici est symptomatique d'un état captif, nous sommes possessifs et nos possessions nous rendent prisonniers ; le verbe " haïr " signifie s'en libérer et retrouver la vraie charité, qui se dépossède, se désapproprie.*

Jésus nous libère et nous invite à vivre dans la liberté. Il ne nous contraint pas ; il nous appelle : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte »... Jésus nous donne de découvrir le sens profond de l'obéissance en disant à ses disciples : « Je ne vous appelle plus serviteurs, mais amis ». Son obéissance est libre, elle n'est pas l'obéissance d'un esclave, mais une obéissance vécue dans l'amour et la liberté.

Il n'y a pas de vraie obéissance sans liberté et sans identité personnelle. Sans cela, je me fondrais dans la communauté, me dépersonnaliserais. En fait plus je m'ouvre aux autres et me lie aux autres dans la communauté, plus forte est la nécessité de m'enraciner.

L'expérience de la communauté fraternelle me guérit et me fait entrer dans une maturité affective, où j'exerce ma liberté en prenant des initiatives, en étant responsable.

Obéissance et autorité

Il ne doit pas exister d'autoritarisme dans une communauté. « Vous êtes tous frères. N'appellez personne père ou maître », dit l'Évangile. En entrant dans une communauté, qui vit la soumission réciproque, on ne doit pas remarquer qui est le chef. Si l'Évangile est vécu, si tous se soumettent les uns aux autres pour que Jésus soit au milieu de la communauté, tous sont frères et sœurs, dans l'égalité. Il n'y a plus d'inférieurs et de supérieurs, tous apparaissent comme des frères, avec Jésus, notre seul supérieur et maître au milieu de nous. « Mais vous, ne vous faites pas appeler Rabbi, parce qu'un seul est votre maître et vous êtes tous frères ».

Dans une communauté, tous sont donc redevables les uns aux autres. Paul dit : « Soumettez-vous les uns aux autres à cause du respect que vous avez pour le Christ » (Eph. 5,1). Tous ont une responsabilité à construire la communion. Tous ont reçu des dons pour cette construction. Jamais l'unité ne doit être rompue et elle doit être mise à la base de tout. Avant même de se soumettre à la décision d'une autorité, avant d'exercer l'autorité, tous doivent être un don d'amour les uns pour les autres.

Avant tout, qu'il y ait, donc, dans la communauté une charité mutuelle et constante, comme le dit avec force Pierre... qui a exercé l'autorité (1 Pierre 4,8). C'est la prémisse de toute règle, le présupposé de toute charte. Cette charité réciproque rend possible la présence vivante de Jésus au milieu de nous. C'est lui qui donne clarté de vue au responsable en libérant en lui la source de l'Esprit. C'est lui aussi qui donne à celui qui écoute la clarté pour aimer et accepter la décision.

La communauté doit donc avant tout être une cellule vivante de l'Église. En mettant la charité réciproque avant tout, elle donne une contribution pour faire connaître le vrai visage de l'Église, qui est communion fraternelle.

L'autorité dans la communauté

L'autorité, je l'ai déjà dit, est personnelle, collégiale et communautaire.

Ce mot vient d'un verbe latin signifiant grandir. La vraie autorité fait grandir l'autre, fleurir la vie.

Celui ou celle qui exerce un ministère personnel de communion cherchera à mettre en valeur les dons particuliers de chaque frère et sœur, afin de les entraîner vers le Christ. Il se dépouille pour chercher la volonté de Dieu. « Son rôle est de diminuer pour que le Christ croisse en ceux qui lui sont confiés » (F. Roger). Surtout il cherchera à être rempli de l'Esprit saint. L'obéissance n'est pas un acte aveugle, mais un acte théologique et charismatique. Tous dans la communauté sont appelés à aimer la présence de l'Esprit Saint dans celui qui exerce l'autorité personnelle et dans le groupe qui exerce l'autorité collégiale.

Le responsable de la communion fraternelle doit demander à l'Esprit Saint de l'éclairer comment il doit exercer l'autorité. De même les sœurs et les frères doivent demander à l'Esprit le charisme de l'attention spirituelle. Seul l'Esprit peut nous apprendre à obéir. Seule la vie dans la communion de l'*agapè* peut nous faire entrer dans une soumission réciproque librement et joyeusement assumée.

Il doit y avoir réciprocité : le responsable doit aimer l'Esprit Saint dans le frère ou la sœur. Le frère doit aimer le charisme de celui qui a reçu la responsabilité d'exercer le ministère de communion dans la communauté. « Mon père, confie-moi ce que l'Esprit Saint te suggère, afin de guérir mon âme », dit le disciple au père spirituel, dans un apophtegme, reconnaissant par là l'essentiel : la présence de l'Esprit Saint chez lui.

Le responsable de la communauté a surtout une autorité s'il vit se qu'il dit. Il prêche par l'exemple. Les Pères du désert disaient qu'un père spirituel ne commande pas, il n'est pas un directeur de conscience, mais enseigne par l'exemple. L'abbé Poemen précise l'art d'un starets : « Ne commande jamais, mais sois pour tous un exemple, jamais un législateur³³. » Cette petite histoire peut nous le faire comprendre : « Un jeune vient trouver un vieil ascète pour être instruit dans la voie de la perfection, mais le vieillard ne disait mot. L'autre lui demande la raison de son silence : Suis-je donc un supérieur pour te commander ? lui répondit-il. Je ne dirai rien. Fais, si tu le veux, ce que tu me vois faire. Dès lors le jeune homme imitait en tout le vieil ascète, et apprit le sens du silence³⁴ ».

Comment prendre les décisions ?

Dans une communauté, l'autorité ne peut être que christocentrique. C'est Jésus présent au milieu de nous qui est finalement celui qui décide et qui fait qu'une décision sera accueillie avec joie et respect. Tous doivent prendre part à la recherche de la volonté de Dieu. La communauté et celui ou celle qui a reçu le don de la recherche de la communion. Chacun doit commencer par prendre conscience de cette présence de Jésus dans chacun. Si chacun fait la volonté de Dieu, Jésus est présent en chacun. Le frère et la sœur doivent savoir que dans le responsable s'exprime la voix de Dieu. Le responsable doit discerner que le frère est un membre vivant du corps du Christ. Celui-ci est irrigué par la sève de l'Esprit. Dieu donne des lumières à tous. Par conséquent, il faut être très attentifs à ce que le plus grand nombre de personnes puisse s'exprimer.

Frère Roger indique les étapes suivantes pour prendre une décision : D'abord faire silence. Purifier son désir afin de discerner le dessein de Dieu. Fuir les contestations et la tentation d'avoir raison. Eviter le ton sans réplique, les « il faut ». Exposer en peu de mots ce qui m'apparaît comme

³³ P.G. 65, 363 ; 65, 564.

³⁴ P.G. 65, 224.

le plus conforme au plan de Dieu. Le responsable a la charge devant son Seigneur de prendre la décision sans être lié à une majorité. Prendre une décision provisoire s'il manque une entente profonde, y revenir par la suite, « car l'immobilité est une désobéissance pour les frères en marche vers le Christ³⁵ ».

Le Conseil oecuménique a décidé récemment d'introduire le procédé de prise de décision par consensus, plutôt que par vote majoritaire. Je pense que cela peut aussi inspirer une communauté comme celle de Saint Loup. Le consensus c'est d'abord de permettre à tous de s'exprimer, parce que dans l'Eglise tous ont reçu quelque don de l'Esprit. L'Eglise est le corps du Christ, et le Christ parle à travers tous. Il faut donc que tous puissent participer, surtout ceux qui sont les plus discrets, les plus humbles, ceux qui ne parlent pas avec aisance. Dans ce sens, la règle de S. Benoît pratiquait déjà une forme de consensus en invitant le prieur à être attentif aux plus jeunes dans la communauté, car souvent le Seigneur donne une lumière à travers eux.³⁶

Dans une démarche de discernement, qui implique ensuite une obéissance de la part du frère au supérieur, il faut le préliminaire absolument indispensable de la charité. Rien ne doit se faire en dehors d'elle. Une obéissance vécue en dehors de la charité ne peut être qu'aveugle. Et ce n'est pas à cette obéissance à laquelle le Christ nous appelle. Mais si le responsable de la communauté et le frère mettent entre eux avant tout la charité mutuelle, alors Jésus est au milieu d'eux. Il s'en suit que ce n'est pas le supérieur qui donne un ordre, mais c'est Jésus au milieu d'eux, dont le supérieur se fait l'interprète.

Il arrive que le frère ou la sœur discerne une difficulté dans une proposition du responsable. Alors il doit l'exprimer, simplement et avec détachement.

Dans cette soumission réciproque de l'un à l'autre, le frère et la sœur sentiront que dans la décision du responsable, il y a la volonté de Dieu et non la volonté humaine. La responsabilité de la personne qui a la charge de l'unité dans la communauté est de clarifier pour les autres la volonté de Dieu, discernée avec la présence de Jésus au milieu de la communauté. C'est ainsi que tous se sentiront libres. Libres d'écouter et d'obéir non pas à un homme, mais à Dieu.

Dans l'idéal, on n'aurait pas besoin de règles, de statuts ni de règlements. Dans l'amour réciproque, nous n'avons pas besoin de lois, car l'amour est l'accomplissement de toute loi. Mais les règlements sont là parce qu'il y a encore le « vieil homme », qui s'exprime en nous. Quand les choses vont de travers, alors on les consulte pour voir ce qu'ils disent. Et cela peut aider celui qui ne veut pas se plier à l'évidence de la charité. Qu'il accueille au moins ce qui est écrit.

³⁵ *Op. cit.*

³⁶ Cf. Martin Hoegger, *Le consensus. Plus qu'une méthode : une culture ! En Chrétiens en marche.* 2005/2.

J'aime ces mots de Chiara Lubich : « Rien n'est plus organisé que ce que l'amour ordonne et rien n'est plus libre que ce que l'amour unit³⁷. » Nous avons chacun reçu des dons pour construire la communauté dans l'unité et la liberté. Alors stimulons-nous les uns les autres à les utiliser.

En conclusion, j'aimerais vous donner encore matière à méditation avec cette dernière question : Quels sont les dons que le Seigneur a mis en moi pour construire la communauté ?

Saint Loup, 2005-2006

³⁷ Pensée et Spiritualité, p. 159